



Écritures domestiques

Jean-Pierre Albert

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Albert. Écritures domestiques. Ecritures ordinaires, D. Fabre (dir.), Eds. P.O.L./P.B.I., pp.37-94, 1993. <halshs-00369911>

HAL Id: halshs-00369911

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00369911>

Submitted on 23 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écritures domestiques

Toujours présente dans l'inventaire le moins ambitieux des apprentissages scolaires (lire, écrire, compter), l'écriture se perd dans la grisaille des compétences ordinaires de l'"homme du XX^e siècle" : conduire une voiture, utiliser sa machine à laver... Il est clair que la plupart des savoir-faire indispensables à une adaptation minimale à notre société font appel à la lecture, mais également à l'arithmétique élémentaire et à l'écriture. Comment faut-il donc interpréter les statistiques alarmistes sur l'illettrisme ? La définition qui en est donnée ne rend peut-être pas compte des emplois les plus pragmatiques de ces talents bien ordinaires : qui ne pratique la lecture minimale permettant de faire ses courses dans un supermarché (une lecture d'ailleurs difficile à distinguer de la simple reconnaissance du "logo" des produits) ? Quel "illettré" passé par l'école primaire ne saurait écrire "bière" et "savon" sur une liste de commissions ?

Chacun se trouve confronté à une hiérarchie objective de "demandes" sociales de lecture et d'écriture. L'inégalité des "réponses", fortement conditionnée par celle des origines sociales, concourt aussi à la reproduire. On connaît la stratification des pratiques de la lecture et ses effets sociaux. Des conclusions analogues pourraient être tirées des rapports à l'écriture, et sans doute faudrait-il insister plus encore sur les effets ségrégatifs liés à l'inégale maîtrise de cette compétence. Plus que la lecture, l'écriture est inséparable du lien social qu'elle institue. Plus que la parole, elle met à nu l'identité sociale. Incapable de lire, l'individu peut avoir des problèmes personnels. Incapable d'écrire, il devient vite un "cas social". Les institutions ont d'ailleurs pris en compte cette loi tendancielle : soit par une "assistance scripturaire" qui fait partie des tâches habituelles des travailleurs sociaux, soit, de façon plus habituelle, en limitant ou en codifiant à l'extrême les actes d'écriture les plus indispensables et les plus fréquents.

Cette étude n'abordera guère les problèmes liés à l'inégale répartition de la capacité d'écrire. Centrée sur les formes les plus quotidiennes de l'écriture, elle s'attachera surtout à des pratiques accessibles, à des degrés divers, à la quasi-totalité des membres adultes de notre société. Cela ne les situe pas pour autant en dehors des effets de la stratification sociale, qui seront souvent signalés. L'enquête a cependant eu pour premier objectif de dresser un inventaire aussi large que possible des emplois de l'écriture aujourd'hui et de les analyser en fonction des contraintes propres à l'acte d'écrire et à leurs variations selon les

types d'écrits et les demandes qu'ils satisfont. Tel est, me semble-t-il, le principal objectif d'une anthropologie de l'écriture : étudier les rencontres de la (ou des) logique(s) caractéristiques d'un moyen d'expression et de communication avec l'exploitation effective de ses potentialités. Quels sont les effets voulus et non voulus de l'écrit, quels sont les buts explicites et implicites visés par ceux qui écrivent, pourquoi et comment tel type d'écriture est tout particulièrement apte à produire tels effets : voilà les questions qui ont surtout été posées.

Ces questions ont conditionné les modalités de la collecte d'informations. Il fallait, pour chaque type d'usages, disposer de données assez nombreuses. C'est pourquoi j'ai eu recours à deux questionnaires (cf. annexes) élaborés sur la base de mes premiers entretiens et destinés à informer sur des points qui paraissaient "sensibles"¹. J'en attendais aussi, à côté d'indications quantitatives, la découverte de "types de scripteurs", et cette attente n'a pas été déçue : les pratiques, à l'intérieur même d'un groupe social homogène, sont fort contrastées. Ces types ne prenaient sens que d'être corrélés à d'autres paramètres, dont certains (âge, sexe, niveau d'études, situation familiale...) apparaissent dans le questionnaire. Mais il convenait également de replacer l'écriture dans un ensemble plus large et plus diffus, de l'ordre d'un "style de vie", qui se révélait dans les entretiens et l'observation des personnes et de leur cadre de vie. Aussi trouvera-t-on, en contre-point de l'analyse globale, de brèves monographies qui se veulent moins *représentatives* que *typiques* de fonctions de l'écriture ainsi "incarnées" dans des existences individuelles.

Innombrables sont, dans la vie quotidienne, les occasions d'écrire. Il est pourtant assez facile de faire entrer cette production multiforme dans une typologie - cela ne préjugant en rien de l'importance statistique des différents usages de l'écrit ni de leur distribution dans la société. Distinguons d'abord écriture professionnelle (ou scolaire) et écriture domestique. La première présente un nombre indéfini de situations en relation étroite avec la diversité des métiers (rédiger une facture, établir une ordonnance, préparer un cours) et les exigences d'une formation (tenir un cahier de textes, prendre des notes, faire une dissertation). Il n'en sera pas question (sauf notations marginales) dans cette première enquête. Certains de ses aspects sont abordés dans d'autres contributions à cet ouvrage.

Ce que j'appelle *l'écriture domestique* désigne l'ensemble des recours à l'écrit qu'imposent à la fois notre vie privée et notre existence sociale de membre d'une famille et d'un réseau de relations amicales ou confraternelles, de contribuable, titulaire d'un compte

en banque, adhérent d'associations etc. Les écrits produits dans ce cadre se distinguent encore en deux classes : ceux que nous destinons explicitement aux autres (correspondance, passant ou non par le service des postes, remise d'un titre de paiement, signature d'une pétition) et ceux que nous réservons à notre usage et à celui de notre entourage immédiat. Ces classes admettent chacune de nouvelles divisions. La correspondance, au sens large d'écrit transmis à une personne extérieure au cercle domestique ou mis à disposition du public, peut être privée, administrative, emblématique (nom donné à sa maison, badges, pancartes brandies dans une manifestation de rue) ; les écrits conservés dans l'espace domestique comprennent la rubrique bien fournie des aide-mémoire (carnet d'adresses, liste de commissions, étiquettes sur des cahiers ou des pots de confiture...) et, moins abondantes, celles de l'écriture ludique ou machinale (mots croisés, gribouillis pendant les communications téléphoniques) et des écrits intimes (journaux, poèmes, anthologies de citations).

Cette liste n'a rien d'exhaustif, et les cas marginaux ou ambigus ne sont pas les moins intéressants. Elle permet simplement de mettre un peu d'ordre dans une matière à la fois surabondante et insaisissable, tant l'ordinaire semble voué à échapper aux filets de nos analyses. Mon enquête, précisément, visait tout d'abord les formes les plus "ordinaires" de l'écriture non professionnelle : faire sa correspondance ou sa comptabilité, remplir un imprimé, dresser une liste de tâches à accomplir, tenir un fichier de recettes de cuisine. Elle a bien vite manifesté l'importance d'autres types d'écrits a priori moins répandus - recueil de citations, cahier de poésie, journal intime - et surtout l'extraordinaire diversité des pratiques. Il est apparu en outre que l'analyse de l'écriture ne peut se limiter à celle des façons d'écrire : aussi importants sont le rapport à l'écriture des autres, le destin des écrits, les manipulations auxquelles ils donnent lieu. Plutôt que de passer en revue les rubriques repérées dans le premier classement et de les diviser en autant de sous-rubriques que nécessaire, j'ai donc ordonné mon approche selon trois grandes fonctions communes à différents types d'écriture et d'emplois de l'écrit : mise en ordre, communication et prise d'identité. Etant donné l'ampleur de la matière, il a souvent fallu se contenter de suggérer des directions de recherche ou d'annoncer les études plus spécialisées que l'on trouvera dans la suite de cet ouvrage.

Mettre de l'ordre

Sans doute peut-on vivre en écrivant très peu ou pas du tout. Si l'on excepte les pratiques littéraires ou des formes d'écriture quasi-thérapeutiques, on voit mal en quoi le fait d'écrire pourrait satisfaire un impérieux besoin intellectuel ou affectif. La parole comble assez bien nos désirs d'expression et de communication, une bonne mémoire supplée à ces béquilles incommodes que sont les agenda, fiches et listes. Notons d'ailleurs que, si le silence imposé est une pratique ascétique ou pénitentielle banale, l'équivalent n'existe que marginalement du côté de l'écrit. Il est vrai que l'écriture a (ou a pu) satisfaire des besoins spécifiques, hors de la portée de l'échange de paroles ou des formes de la mémoire "incarnée" : communication à longue distance, conservation durable d'informations ou de traces matérielles d'un engagement... Jack Goody (1979) a mis en lumière ses effets spécifiques sur la constitution d'une rationalité administrative, comptable et même scientifique. Ces pouvoirs de l'écriture, qu'il découvrait surtout au stade de leur émergence, sont-ils encore lisibles dans une culture comme la nôtre, marquée depuis si longtemps par son usage ? Bien plus, notre époque -capable d'enregistrer l'image et la parole- n'est-elle pas en train de s'émanciper des cadres de la "raison graphique" ? A défaut de répondre globalement à ces questions, j'essayerai à ma manière de tester les hypothèses de Goody en examinant d'abord la place de l'écriture dans la gestion de la vie quotidienne.

1. Les besoins du ménage

On peut très bien partir pour le supermarché sans avoir établi de liste, ranger des confitures sans les étiqueter, omettre d'inscrire son nom en dessous de la sonnette. Mais il faut aussi noter qu'existent dans le commerce des étiquettes spéciales pour pots de confiture, des carnets, rouleaux et autres dispositifs muraux pour noter les produits manquants, et que le socle des boutons de sonnette comporte généralement une rainure pour glisser un carton à son nom. Sans doute, dira-t-on, n'est-il pas nécessaire de chercher bien loin les raisons que l'on a de recourir de préférence à l'écriture dans ces exemples : c'est commode ! *L'utilité* de l'écriture dans la gestion du quotidien n'a guère besoin d'être démontrée. Étudions plutôt les propriétés de l'écrit qui l'expliquent.

Soulager la mémoire

Noter ce que l'on ne veut pas oublier, telle est une des plus fortes motivations de l'écriture tant domestique que professionnelle. La force de l'écrit réside d'abord dans sa

capacité à donner une existence objective à nos pensées². Des innombrables potentialités de cette mutation, il suffira pour commencer de retenir l'une des plus modestes : la permanence dans le temps, qui s'oppose aux forces conjuguées de l'oubli et de la distraction. De fait, les rythmes temporels de la vie quotidienne requièrent une durée de vie variable des échantillons écrits de notre "mémoire extérieure" : un carnet d'adresses est soumis à une moins rapide obsolescence qu'une liste d'achats. La diversité des façons d'écrire et des supports disponibles reflète assez bien ces inégales maîtrises de la durée. A une écriture éphémère répondent les blocs de feuillets détachables et tous les palliatifs fortuits des détresses scripturaires : dos d'enveloppe, bande de journal, verso d'un imprimé. Une fixation durable de l'information, dans la mesure où elle suppose aussi le plus souvent un processus d'accumulation, appelle le carnet-répertoire ou le fichier.

Ces techniques différentes d'inscription déterminent des procédures particulières de gestion et de rappel. L'écrit éphémère correspond le plus souvent à des échéances précises : rendez-vous, tâche à accomplir à un moment donné. Le contenu de l'information écrite importe moins que la capacité du message, dans sa matérialité, à rappeler l'attention du destinataire en temps utile. L'écrit rentre ainsi dans la catégorie des "pense-bêtes", qui n'ont pas tous une forme graphique. Deux stratégies sont possibles pour assurer le succès du rappel : l'affichage ou la mise en place d'une institution de récapitulation périodique. De la première, qui fait surtout appel à un ordre spatial, relèvent les panneaux d'affichage domestiques et les messages posés bien en évidence sur une table, dans le bol du petit déjeuner ou fixés sur la porte du réfrigérateur à l'aide de plots magnétiques. La seconde, qui fait plutôt appel au temps, suppose le recours à un agenda ou un calendrier mural de grand format permettant d'inscrire les échéances.

L'information destinée à rester à la disposition de l'utilisateur pose surtout des problèmes de gestion. Dans sa réflexion sur les formes de la mémoire et leurs implications culturelles, A. Leroi-Gourhan insistait à juste titre sur l'importance des procédures d'"orientation" dans une masse de savoirs que la fixation graphique rendait indéfiniment proliférante (1972, II : 69-76). L'ordre domestique retrouve à son échelle le problème : il faut classer l'information et la rendre aisément exploitable. D'où les carnets utilitaires, plus ou moins spécialisés, que l'on trouve dans presque toutes les maisons : recueils de recettes de cuisine (de loin les plus répandus) et répertoires d'adresses et de numéros de téléphone. Il reste que bon nombre de renseignements jugés dignes d'être conservés ne se laissent pas intégrer à une rubrique assez fournie pour que soit ouvert un répertoire spécialisé. On les confie alors à un fond de tiroir, un vide-poche, où ils sombrent lentement dans l'oubli...

Lister et programmer

L'écriture, comme l'a souligné Jack Goody, multiplie les moyens de totaliser, récapituler et classer une somme d'informations. En même temps, elle contribue à mettre en ordre la réalité qu'elle prend en charge. Ces potentialités sont souvent exploitées dans la vie quotidienne. Écrire permet quelques victoires sur les expressions (métaphoriques) du principe d'entropie que l'on ne manque pas de constater dans les bibliothèques, garde-robes et congélateurs. L'étiquetage, tout d'abord, facilite l'identification d'objets matériellement indistincts : les confitures de 1989 ont un air de famille très prononcé avec celles de 88. Mais cela ne suffit pas à mettre en ordre les collections concernées. Les pots de confitures dûment étiquetés peuvent rester introuvables et moisir au fond d'un placard. Pour vraiment mettre de l'ordre, il faut encore procéder à des inventaires, indexer les objets au lieu de simplement les marquer. Le passage à ce degré supérieur d'organisation reste en vérité très minoritaire dans les ménages, où l'on ne signale que rarement des répertoires de livres, disques, cassettes, vêtements ou conserves.

Beaucoup plus fréquents sont les emplois de l'écriture à des fins de programmation. Bon nombre de personnes mettent en liste les tâches à accomplir sur une période donnée. Il ne s'agit pas seulement d'aider la mémoire, mais aussi de structurer l'activité et de rendre manifeste ses progrès. "Quand je bricole, dans ma maison de campagne, je me fais toujours des listes : changer une vitre, tondre la pelouse, poser une étagère. Au début du séjour, il y a souvent une bonne vingtaine de rubriques. Ça fait plaisir, ensuite, de les rayer [rire]... Il m'arrive même de les multiplier exprès, en comptant séparément des choses qui vont ensemble... pour pouvoir rayer plus souvent!"(A). Des manuels de bricolage ou de vie pratique recommandent le procédé, conseillant de faire passer en premier les tâches les plus rébarbatives, de chercher l'ordre des opérations qui évitera le plus sûrement de mettre la charrue devant les bœufs. Mais, par delà ces préoccupations de psychologie ou de rationalisation, ne glisse-t-on pas vers des manipulations dont l'efficacité est surtout symbolique ? L'utilité est-elle la seule valeur à l'œuvre dans ces écritures ménagères ?

Par-delà l'utile et l'inutile

Je ne m'engagerai pas ici dans une critique globale des prétentions de l'industrie de l'électro-ménager et d'autres lobbies pleins de sollicitude à faciliter en la "rationalisant" la vie quotidienne. Sans doute, en dehors de leurs motivations strictement marchandes, ont-ils contribué à faire de l'ordre domestique une *valeur*, même si celle-ci existait déjà sans leur action. La place de l'écriture dans ce domaine est précisément un moyen de repérer ces

enjeux à un niveau où le souci commercial n'intervient que de façon marginale : il est plus important pour les industriels de vendre des lave-vaisselle que des agendas. Et pourtant, il y a sans doute une continuité entre le désir de planifier les menus de la semaine et celui d'avoir une cuisine intégrée. La rationalité des pratiques devient ainsi difficilement séparable de valorisations plus obscures de l'ordre domestique. Il suffit pour s'en convaincre de faire l'inventaire des types de carnets utilitaires mentionnés par les informateurs. A côté des recueils de recettes, cités par environ 75% des femmes, des carnets d'adresses, inventaires de livres et de disques, on découvre ainsi l'existence de listes de "cadeaux susceptibles de faire plaisir aux proches", livres à lire, films et spectacles à voir ; de carnets de bricolage et de jardinage ; d'inventaires de diapositives, produits du congélateur, vins de la cave, gros entretiens périodiques de la maison, menus servis aux amis (afin de ne pas leur faire manger plusieurs fois la même chose)... Signalons enfin, chez une femme au foyer de 45 ans dont la production scripturaire est exceptionnellement élevée dans tous les domaines, la mise au point de "plannings de roulement hebdomadaire pour téléphoner aux enfants, tapés à la machine, photocopiés et distribués à chaque enfant" ! Comment comprendre ces pratiques dont la nécessité n'est pas toujours -c'est le moins qu'on puisse dire- évidente ?

On peut tout d'abord invoquer l'effet d'entraînement lié aux supports mêmes de l'écrit. Certes, des accessoires sophistiqués ne sont pas nécessaires pour faire face aux besoins d'écriture de la vie quotidienne. Mais, sitôt que ces besoins deviennent spécifiques, ils tendent à être satisfaits d'une manière "idéale" par un objet spécialisé qui devient à son tour *demandeur* d'écriture. L'objet -agenda, livre de comptes, rouleau à commissions fiché au mur de la cuisine- devient ainsi une micro-institution qui encadre l'écriture et la sollicite, rappelant même à ceux qui s'en dispensent, par sa seule existence sur le marché, l'étendue de leurs devoirs. "Quelquefois, on ne savait plus où était passé l'argent... Alors, on achetait un carnet, on se disait, bon, on va noter les principales dépenses. Et puis, au bout de quelques pages, on laissait tomber..."(B) Le carnet, à la différence d'une feuille volante, offre une continuité et une permanence qui sont autant de promesses d'ordre et de maîtrise. Même si son pouvoir n'agit pas à coup sûr, il est en lui-même une institution formellement adaptée à sa fonction.

Ces procédés sont-ils réellement efficaces ? Il peut sembler, par exemple, ingénieux de noter au fur et à mesure de leur défection sur un support *ad hoc* les denrées à renouveler. En fait, une bonne utilisation de ce dispositif dépasse largement les capacités d'organisation d'un ménage moyen. Devenue permanente, la liste est facilement trompeuse : comment savoir, sauf à compter sur des révisions systématiques, si elle est à

jour ? De plus, elle se transforme vite en un amas hétéroclite d'indications d'achats qui n'auront pas lieu simultanément. Impossible de l'utiliser sans devoir en recopier une partie ! Les difficultés sont d'autant plus grandes que les personnes susceptibles de faire les achats sont plus nombreuses. N'est-ce pas que le dispositif présuppose un "spécialiste" de la gestion ménagère ?

Les effets du "progrès" en matière d'écriture domestique ne sont certes pas tous aussi contestables. Mais il est clair que les demandes ainsi constituées renvoient à une norme implicite débordant le seul souci de l'utilité. D'innombrables objets sont porteurs d'une telle invitation à écrire, sous forme de rubriques à compléter : les carnets de 25 chèques proposent quatre pages pour faire ses comptes, les sacs plastiques pour congélateurs prévoient que l'on inscrive la date d'emballage, le poids du produit et le nombre de parts, les pages de garde d'agendas sont destinées à accueillir les paramètres les plus divers d'une identité administrative... (voir document 1 : agenda destiné aux lycéens)

Ce qui frappe dans ces exemples, c'est la surabondance des informations à fournir. Certes, chacune "peut servir", il peut y avoir quelque avantage à prendre le temps de l'inscrire. Mais l'écriture sollicitée offrirait, si la demande était pleinement honorée, la plus parfaite image d'un *ordre domestique devenu en lui-même une valeur*. Un ordre dont l'aspect écrit (ou inscrit) est élevé par les arguments des vendeurs de micro-ordinateurs familiaux à la dimension d'une institution indispensable, comparable à la comptabilité d'une entreprise. "Faire ses comptes" est d'ailleurs une des formes les plus courantes de l'écriture quotidienne. Il importe de s'interroger sur les enjeux et les moyens de cette activité très ordinaire.

(voir ci-après l'encart : « La maison aux écritures »)

Faire ses comptes

La quasi-totalité des personnes interrogées, directement ou par l'intermédiaire du questionnaire, affirment tenir une comptabilité, le plus souvent précise. Celle-ci est généralement manuscrite, les ordinateurs personnels n'étant presque jamais utilisés à cette fin, non plus, d'ailleurs, qu'à aucune autre fin utilitaire au plan de la gestion quotidienne (sur 42 personnes possédant chez elles un micro-ordinateur, 5 seulement ont réalisé ou ont en projet une comptabilité informatisée).

Les supports de loin les plus utilisés pour faire ses comptes sont des carnets, cahiers ou agendas. Lorsque la comptabilité n'est qu'approximative, on se contente des talons de chèques, des relevés bancaires ou de feuilles volantes. Les "grilles" fournies en annexe des chéquiers ne sont mentionnées que deux fois sur plus de cent quarante réponses

exploitables : cela sans doute parce que la formule proposée n'a précisément qu'une signification *comptable*. La tenue de cahiers permet en effet d'inscrire les dépenses dans un cadre plus général de mémoire et de gestion domestique et d'augmenter de façon plus significative la conscience de soi du ménage. La vie conjugale semble ainsi un facteur favorable à la tenue de comptes précis : 73% des hommes mariés, 63% des femmes en tiennent, contre 62 et 55% des célibataires de chaque sexe. La proportion monte à 65% chez les femmes au foyer, contre 62% chez les femmes mariées ayant un emploi : écart très faible, donnant à penser que le modèle de la ménagère devant rendre des comptes précis au maître de maison n'a plus cours.

A quoi servent donc ces cahiers de compte ? Notons d'abord leur corrélation avec une certaine image de la bonne ménagère : 86% des femmes tenant leurs comptes sur un cahier ou un carnet possèdent aussi un carnet de recettes de cuisine, contre 55% seulement des autres. Du côté des hommes mariés, ceux qui tiennent des comptes précis ont également recours de façon plus fréquente à l'écriture de messages domestiques (listes de tâches, consignes aux proches, étiquetages divers). Mais on remarque surtout d'énormes variations d'un foyer à un autre dans le volume de ces écrits : il y a des maisons où l'on écrit beaucoup, d'autres où l'on écrit très peu. Si ces écarts peuvent globalement s'interpréter en fonction de paramètres socio-culturels (on écrit moins dans les couches modestes à faible capital culturel), sont également à souligner des différences considérables dans les milieux "intellectuels", celles-ci concernant tout autant la correspondance privée ou la constitution d'albums de photos légendées. Un bon indicateur de l'assiduité des pratiques scripturaires liées à la vie quotidienne est la mention de carnets utilitaires (recettes de cuisine etc.) : assez rare chez les hommes (moins de 30%), elle s'accompagne d'une forte contribution aux tâches administratives et d'un recours très fréquent aux messages domestiques³. Près de la moitié de ces personnes possèdent un micro-ordinateur, trois d'entre elles (sur 26) poursuivent actuellement un journal intime.

Ce dernier détail, en apparence marginal, montre mieux que tout l'existence d'une "réflexivité comptable" ne demandant qu'à s'élargir à d'autres aspects de la vie. On a déjà noté les glissements surprenants du livre de comptes au livre autobiographique : les récits de vie les plus anciens que nous possédons, écrits par des gens du peuple, ont souvent profité de ce support⁴. Cette proximité ne s'explique pas seulement par des contraintes matérielles. Le livre de comptes, avec son format spécial, sa couverture cartonnée, ses pages numérotées offre à la fois un gage de continuité et le mirage du livre. Ne suggère-t-il pas aussi l'image d'un *bilan* ? "J'écris sur des espèces de cahiers qui ressemblent à des

registres. J'ai quelques cahiers, comme ça, format livre de comptes. Je les vois, je les achète. Je me dis : 'Il est bien beau, j'aimerais bien écrire là-dessus, je crois que ça me donnerait envie'. Et finalement je les ai et je ne m'en sers pas."(C) De même, les agendas, littéralement voués à récapituler et prescrire des "choses à faire", débordent vite ce cadre étroit : on y inscrit "les événements particuliers d'une journée", on les conserve pour y retrouver la trame raréfiée de son existence. Dès lors qu'ils servent à noter après coup ce qui a été fait (et c'est là une fonction explicitement programmée dans certains d'entre eux), ils deviennent des "journaux de bord" destinés - en principe - à faciliter la planification des activités professionnelles ou domestiques. Mais cet aspect utilitaire tend à se confondre avec des jeux d'expression et de mémoire proches, eux aussi, du journal intime. Les feuilles destinées à la comptabilité, souvent associées à ces livrets, se trouvent ainsi intégrées à un ensemble de récapitulations plus large : examens de conscience face aux dieux de l'ordre domestique ou façons de rendre des comptes à un moi idéal acharné à prescrire une vie "bien remplie" ?

L'habitude de faire ses comptes inscrit ainsi dans l'espace de la représentation bien plus que la réalité économique du vécu quotidien. Sa présence massive et homogène dans toutes les strates de la société suffit à montrer qu'elle ne correspond pas nécessairement à un besoin inquiet de "compter". Ce qui est en jeu, c'est aussi un sentiment de possession, une anticipation ou une récapitulation heureuses des plaisirs de la consommation, à rapprocher de la consultation avide des catalogues de vente par correspondance : le succès de cette formule commerciale n'est sans doute pas étranger aux moyens qu'elle offre de déployer dans le temps de la rêverie la jouissance consumériste.

Le passage à l'écrit, dont on a souvent noté les liens avec l'émergence d'une administration étatique, jouerait donc un rôle analogue dans la sphère domestique, l'écriture étant à la fois un instrument de l'ordre et son reflet. Cet idéal gestionnaire s'exprime encore dans la commercialisation de nombreux moyens d'archiver les papiers administratifs, par exemple des collections de dossiers portant déjà l'indication standardisée des rubriques : impôts, chèques postaux, polices et quittances d'assurances, vacances, études des enfants, "Eau-gaz-électricité"... Il suffit d'imaginer ces dossiers régulièrement alimentés pour avoir l'image d'une maison sérieuse, terriblement normale !

2. L'ordre et l'Etat

"Papiers" et archives

Les "papiers" - carte d'identité, livret de famille, attestation d'assurance - occupent une place non négligeable dans les écrits manipulés quotidiennement. Il s'agit là de documents dont on est le commanditaire, dans la mesure où, pour la plupart d'entre eux au moins, leur existence est la conséquence d'une libre décision de notre part. Un acte personnel d'écriture signale d'ailleurs que nous les assumons : ils doivent en général être signés. Mais ce geste souvent omis ne résume pas le lien qui existe entre une personne et les attestations scripturaires de son existence administrative. Le document que l'on a entre les mains est presque toujours le rejeton d'actes d'écritures antérieurs : pour l'obtenir, il a fallu "remplir des papiers".

Je reviendrai bientôt sur les problèmes spécifiques posés par l'écriture administrative et le statut des imprimés. Il suffira pour le moment de noter que la capacité de remplir des papiers est dans une large mesure conditionnée par la possession d'autres papiers. Le propre des imprimés administratifs est en effet de demander des informations qui, pour une bonne part, ne sont pas présentes à la mémoire du scripteur. On arrive sans trop de mal à connaître par coeur son numéro de Sécurité Sociale ou l'adresse de son employeur. Mais qui peut sans hésitation citer l'adresse exacte de sa banque ? l'indice de son salaire de fonctionnaire ? la date de sa dernière promotion ? le numéro de son contrat d'assurance ? Il ne reste, face à la requête d'une administration, qu'à se plonger dans ses archives pour traquer un renseignement dont, bien souvent, on ne sait trop où il faut le chercher. Aussi n'est il pas surprenant que ces archives soient presque toujours bien ou très bien classées à l'aide de dispositifs spécialisés. La compétence du scripteur devient ainsi inséparable d'autres vertus domestiques liées à l'ordre et au rangement, voire même à un "sens de l'administration" qui désigne le citoyen responsable. L'administration étatique suscite en miroir une administration domestique, l'administré doit en quelque façon devenir un administrateur. Cette requête, explicite dans le cas des entreprises, peut même s'étendre aux archives privées : lors d'un contrôle fiscal, le conjoint du chef d'entreprise peut être sommé de produire ses relevés de comptes bancaires.

La "normalité" sociale se mesure ainsi, de diverses manières, à la capacité de chacun d'"avoir ses papiers en règle". Le déviant est toujours celui à qui il manque un "papier", lacune qui devient l'indice d'une absence de droits ou d'une incapacité à les faire valoir. Et il est clair que ces écrits ne sont nullement destinés à la lecture. Leur possession seule -comme celle d'un grimoire magique⁵ - fonde leur valeur et ils ne parlent qu'à qui sait

reconnaître les indices de leur efficacité. Ce glissement du texte à la matérialité du document marque en profondeur toutes les formes d'écriture administrative et permet de comprendre la mythologie noire qui entoure les relations des citoyens avec les Administrations.

Imprimés et questionnaires

Nous sommes tous fréquemment soumis à une injonction d'écrire liée à des actes administratifs ou étroitement conditionnés par une finalité pratique : remplir un chèque, une déclaration d'impôts, un bon de commande, un bulletin d'abonnement à un journal... La plupart de ces opérations peuvent aussi bien s'accomplir sur papier libre et le recours à des formulaires répond pour l'essentiel à un souci de normalisation qui simplifie le travail des gestionnaires. En même temps, la présence de rubriques à instruire assure la complétude de l'information et, s'il y a lieu, la conformité du document à une norme juridique : tel est au minimum le cas de la demande expresse de signature, assortie, lorsque l'acte l'exige, d'une formule comme : "Faire précéder la signature de la mention 'lu et approuvé'".

L'exigence de standardisation, liée à des problèmes de lisibilité ou de traitement mécanographique, conduit d'autre part à imposer une écriture artificielle : capitales d'imprimerie, à insérer parfois dans des "peignes" ou des cadres. La normalisation de la mise en page suscite quant à elle des rubriques plus ou moins analytiques. Par exemple, celle du "Nom" est tantôt distinguée de celle du "Prénom", tantôt confondue avec elle. La rubrique "Adresse" se divise parfois en " Numéro, Bâtiment, Rue, Localité, Code postal, Bureau distributeur".

Il s'agit dans tous les cas d'une écriture *assistée*. Outre que l'imprimé décide à votre place de ce qui doit être écrit, il prend en charge une partie du texte - par exemple, sur les feuilles de soins, la formule " J'atteste, sur l'honneur, l'exactitude des renseignements portés ci-dessus". Plus radicaux encore sont les procédés réduisant au strict minimum la part d'écriture du destinataire : quelques croix dans des cases et une signature, des vignettes à coller. L'usage des cartes de crédit, l'impression mécanique des chèques aux caisses des supermarchés semblent également faits pour gagner du temps, mais aussi pour réduire les risques d'erreurs, de lacunes ou d'illisibilité de l'écriture manuscrite.

De fait, cette "simplification" ne va pas sans des effets pervers : l'imprimé suscite des incompétences et des inhibitions spécifiques. Beaucoup reconnaissent, il est vrai, que les formalités administratives -les déclarations d'impôts, par exemple- se sont considérablement simplifiées, et elles sont très souvent tenues pour faciles, mais

fastidieuses. La demande d'assistance extérieure semble d'ailleurs avoir diminué. "Maintenant, dans les maisons, il y a des jeunes plus instruits qu'on ne l'était il y a une cinquantaine d'année...". On recourait alors dans les villages à l'instituteur, au curé "quand il était aimé"... "Ça ne se refusait pas... Le Démocrate [surnom d'un villageois] aussi le faisait. Il était courtier, il avait l'habitude des écritures."(B) C'est encore cette familiarité avec les imprimés qui fait choisir à une femme de ménage, parmi des voisins secourables, une secrétaire d'institution hospitalière, la compétence technique semblant prévaloir sur le prestige intellectuel d'autres auxiliaires possibles. Mais il reste encore la peur de ne pas comprendre ou des attitudes de refus. "C'est toujours moi qui écris... les papiers aussi. Marguerite [l'épouse] est capable de le faire, mais c'est moi qui le fais... Elle a déclaré un bon coup que ça l'emmerdait."(C) Bon nombre de familles (près du quart) se dotent ainsi d'un "administrateur" qui libère les autres de leurs angoisses et se familiarise avec les singularités de l'écriture officielle. Au contraire, la totalité des tâches administratives incombe indifféremment à l'un ou l'autre des conjoints dans 5% seulement des ménages. Mais on remarque aussi une hiérarchie des fonctions en rapport avec la "gravité" des démarches : il est typique que les maris assument très souvent seuls la rédaction de la déclaration d'impôts (près de 80%, contre environ 20% des épouses), tandis que les femmes se chargent des feuilles de maladie ou des formalités liées à la scolarité des enfants.

Les imprimés semblent donc classés en fonction de leurs enjeux plutôt que de leur complexité. Cette inégale importance se mesure encore au rythme des réponses : on précise parfois que c'est seulement pour remplir la déclaration d'impôts que l'on attend le dernier moment, alors que les autres imprimés sont renvoyés rapidement ou à l'occasion de remises à jour périodiques. De façon générale, une réaction entièrement positive aux requêtes des administrations est assez rare : peu de personnes (moins de 10%) disent renvoyer rapidement des imprimés qu'elles jugent "clairs et bien conçus" et faciles à remplir. Il s'agit souvent de retraités ou de femmes au foyer assumant la totalité de la correspondance administrative du ménage.

N'est-ce pas avouer que "l'angoisse devant l'imprimé" demeure, sauf peut-être chez quelques spécialistes improvisés ? Elle tient tout d'abord à la dimension clairement performative de ce genre d'écrits. Il s'agit toujours d'obtenir un résultat par l'intermédiaire d'un acte d'écriture dont les vertus sont étroitement liées au respect des normes assurant son succès. Cet encadrement social, analysé par Austin (1970) pour les actes de parole, apparaît avec évidence dans le cas des "actes d'écriture" les plus solennels : contrats établis "devant notaire" ou consignés "sur papier timbré". L'imprimé administratif, le titre de

paiement, du fait de leur forme contraignante et prescriptive, prolongent en le matérialisant cet encadrement rituel. Et il est à peu près impossible à un simple particulier de savoir jusqu'à quel point le respect de la forme est impératif : un chèque portant un mot raturé ou surchargé est-il valable? Est-il grave que j'aie donné mon prénom à la suite du nom alors qu'il devait figurer dans une rubrique distincte ?

Loin de limiter ces incertitudes ("Ai-je bien rempli toutes les formalités ?"), la forme même de l'imprimé contribue à les augmenter. Des rubriques trop analytiques engendrent des erreurs parce qu'elles brisent avec la continuité habituelle de l'écriture, les "peignes" sont calculés en bien des cas avec une fâcheuse parcimonie qui conduit à déborder du cadre ou à fournir des indications incomplètes. Le nombre des infractions croît avec celui de consignes d'autant moins respectées qu'elles se cachent dans des notes dont les appels n'ont pas toujours été décelés en temps utiles et qu'elles sont aussi variées que les formulaires eux-mêmes : tantôt vous devez "rayer la mention inutile", tantôt "entourer la case correspondant à votre cas", tantôt vous êtes Madame X, née Y, tantôt Madame Y, épouse X...

Tout cela n'aurait pas une grande importance si le souci de conformité n'était aussi fortement imposé par les enjeux de l'écriture administrative. C'est qu'il y va de droits, de pénalités et de rétributions dont on mesure sans peine la portée. Le paradoxe est cependant que, confrontés aux "papiers à remplir", le salarié le plus sûr de ses droits à la retraite, le contribuable le moins désireux de frauder le fisc imaginent soudain leur devenir social suspendu à une faute d'inattention de leur part et aux exigences pointilleuses d'une Administration aussi implacable que stupide. Ce fantasme courtelinesque, s'il n'est pas nourri de déconvenues personnelles, trouve encore à s'appuyer sur quelques *exempla* terrorisants. On n'a certes pas tous les jours l'occasion d'entrer en contact avec une Autorité et d'éprouver face à elle une angoisse infantile. Mais il faut encore comprendre pourquoi l'acte de "remplir des papiers", dans sa matérialité, est si souvent présenté comme une épreuve désagréable, y compris par des personnes dont le niveau culturel ne laisse pas présager de grossières bévues et qui, par leur position sociale, n'ont pas la vulnérabilité des couches les plus défavorisées.

Une cause spécifique de cette pénible désorientation est sans doute à chercher dans un "effet d'arbitraire". Dans sa précision même, l'imprimé finit par devenir suspect, obéissant à des valeurs dont la rationalité est pour le moins problématique. "Les gens sont déroutés parfois par ces questions absolument extraordinaires qu'il y a sur les imprimés", dit une vieille institutrice qui est souvent venue en aide à ses voisins. Les formulaires, on l'a vu, semblent s'ingénier à demander des renseignements qui ne sont pas immédiatement

disponibles, et dont on peut à bon droit penser qu'ils sont plus facilement accessibles à l'Administration elle-même (considérée comme un ensemble homogène, ce qui, il est vrai, est loin d'être le cas). Aussi les imprimés sont-ils souvent jugés "inutilement compliqués" (44%), 25% des personnes interrogées seulement les trouvant "clairs et bien conçus" ⁶. Leur attention à ce qui ne *nous* intéresse pas suffit peut-être à nourrir la réputation de formalisme et même d'inhumanité de l'Administration. Nous n'existons pour elle qu'en fonction de paramètres insignifiants pour nous et très souvent -circonstance aggravante - numériques. La bonne conscience "humaniste" trouve ainsi matière à s'indigner de la réduction déshumanisante de l'individu à un "numéro" conçu comme le comble de l'anonymat. Inhumaine, l'administration déshumanise...

D'autre part, l'écriture administrative déroute dans la mesure où elle *ritualise* l'acte d'écrire. Chacun sait comment il s'appelle, où il habite etc. et ne devrait donc avoir aucun mal à répondre à ce type de demandes. Mais les conditions mêmes dans lesquelles ces renseignements sont requis rendent artificiel et énigmatique le sens qu'il y a à les fournir : pourquoi instruire vingt fois par an la rubrique exhaustive des "renseignements concernant l'assuré" sur une feuille de soins alors que votre situation n'a pas changé ? Soumise à un principe de pertinence, la communication est également assujettie à un principe d'économie : vous ne commencerez pas toute l'année vos cours en rappelant à vos élèves votre nom, votre adresse et votre spécialité. C'est pourtant ce qui se produit avec les imprimés. Cette situation anormale de communication fait verser l'écriture du côté du rituel, mettant ainsi au premier plan le pouvoir mystique de l'Autorité.

Cette ritualisation de l'écrit, on la retrouve aussi dans des formes plus libres de la communication avec les Autorités. Avez-vous besoin d'un extrait d'acte de naissance ou de casier judiciaire ? Le problème est d'abord de savoir à qui s'adresser. Cette première information découverte, il faut encore user - du moins le pense-t-on - des formules requises. Convaincus a priori de leur incompétence, certains s'en remettent alors à des conseillers qualifiés. Dans une entreprise, le syndicat joue souvent ce rôle : on vient à la permanence trouver un délégué qui, outre sa compétence administrative présumée, jouit peut-être d'un prestige lié à sa position de médiateur. "La V. O. [La *Vie ouvrière*, journal de la C. G. T.] publie un petit guide juridique où il y a toute une série de lettres-types pour s'adresser à une administration", précise un responsable syndical (C). Mais, semble-t-il, il ne suffit pas de mettre cette information à la disposition de tous. Une aide directe et personnelle est plus rassurante.

"Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints", dit le proverbe, et il n'est pas rare qu'il soit appliqué aux affaires administratives. Mais cette proclamation, largement démentie dans l'ordre des dévotions populaires, l'est aussi souvent dans les relations des particuliers aux Autorités terrestres. La mythologie du "piston" en témoigne. L'idéal semble toujours d'étayer une requête -même lorsqu'il s'agit de faire valoir un droit - des suffrages de quelque médiateur autorisé. Déléguer la responsabilité ou la conduite d'une démarche à une autre personne suffit à l'auréoler d'un pouvoir que souvent elle n'a pas. Les politiques en jouent, sans pour autant avoir suscité les attitudes qui fondent le clientélisme. On raconte le cas de cet élu corse qui se faisait remettre par ses administrés les formulaires de Sécurité sociale en leur disant : " Je vous ferai avoir le remboursement" ⁷. Il n'est pas besoin d'exploiter de façon délibérée cette forme de crédulité pour qu'elle produise des effets : les usagers du Bureau d'Aide Sociale d'une mairie deviennent volontiers les supporters de l'équipe en place, combien de conseillers municipaux ont été un jour chaleureusement remerciés pour une "intervention" qui ne sortait en rien des limites du droit...

Pierre Bourdieu (1989 : 538) désigne - d'une manière qui n'est pas seulement ironique - du terme de "magie d'État" les opérations par lesquelles un diplôme confère un statut, creusant par exemple un fossé entre le "dernier reçu" et le "premier collé". Cette magie est en effet vécue au quotidien par celui qui remplit des papiers. Et la conscience diffuse que son opération obéit à des contraintes mystérieuses donne à son acte la dimension terrorisante du sacré. Kantorowicz nous a fait découvrir les chemins par lesquels les concepts de la théologie avaient inspiré ceux des institutions étatiques. L'Administration nous offre à toute heure le voyage retour.

Communiquer

De la correspondance, la plupart de nos interlocuteurs nous ont parlé au passé. " La correspondance privée, elle existait... Je ne veux pas dire qu'elle n'existe plus... Mais maintenant, avec le téléphone ! [...] Je ne sais plus faire une lettre" (B). Le "manque de temps" est souvent invoqué comme une des causes de ce recul : "Ça occupait beaucoup de

temps, vous savez, d'écrire des lettres !" On invoque aussi la lenteur des échanges, qui contraste douloureusement avec la simultanéité de la communication téléphonique. Bref, le téléphone est le médium "de notre temps", et le courrier fait figure de dinosaure, se réduisant le plus souvent au seul domaine de l'imprimé et de l'information administrative. Mais ce n'est pas sans nostalgie que l'on évoque aussi le temps "où l'on s'écrivait" : "J'ai correspondu pendant un temps avec une amie qui n'avait pas de téléphone, après un déménagement. Du jour où elle l'a eu de nouveau, ça a été fini, mais avec regrets des deux côtés. C'est quelque chose qu'on aimait bien. Mais après, tu passes à la facilité."(D)

Il est vrai que le "coup de téléphone" s'est, dans une très large mesure, substitué aux échanges épistolaires, et cela est vrai dans tous les milieux. Il couvre tout aussi bien le champ des communications pratiques que celui des échanges affectifs ordinaires, amicaux ou familiaux. Mais, abstraction faite de contraintes matérielles marginales imposant la communication écrite, il importe de mesurer le sens nouveau que peut prendre, dans ce contexte, l'échange de lettres. Sa spécialisation, si elle existe, n'en révélera que mieux les fonctions de la correspondance en général et les raisons pour lesquelles elle reste, en bien des cas, irremplaçable.

1. "Faire sa correspondance"

Sans prétendre à l'exhaustivité, j'examinerai les formes les plus habituelles de la correspondance privée en m'attachant tout particulièrement à la manière dont elles révèlent les contraintes propres à la communication écrite et les quasi-institutions qui règlent son exercice. Cette approche sera complétée par des remarques sur l'inégale répartition des façons d'écrire selon les sexes, les positions sociales et les âges de la vie : il s'agit là, comme on a déjà pu le constater, d'un des traits les plus constants de l'écriture domestique.

"Mon chéri..."

On peut écrire ce qu'on ne dira jamais. Cette simple remarque suffit à expliquer l'importance de la correspondance amoureuse. Écrire son amour est le plus sûr moyen de le faire exister et d'en porter témoignage. Plutôt que d'expression, il faudrait parler ici d'une invention des sentiments, dont les liens avec les pratiques de l'écriture ont été depuis longtemps signalés. La lettre d'amour peut ainsi devenir un cas particulier d'écriture amoureuse dont l'auteur reste, en vérité, le principal destinataire. Mais le fait qu'elle soit réellement adressée lui ajoute une valeur supplémentaire : celle d'acte et de preuve d'amour. La lettre devient ainsi un indice de la place que l'on occupe dans la pensée de l'autre, elle vaut comme témoignage d'un temps consacré à l'amour en dehors des contacts

effectifs. Le fait de communiquer prend également une valeur en lui-même, dans la mesure où l'amour, comme jouissance de la présence de l'autre, s'éprouve dans le fait de cette présence qu'il faut sans cesse vérifier pour l'éprouver davantage : tel serait, selon Jakobson, le rôle essentiellement phatique du babil amoureux.

La correspondance amoureuse est, dans une large mesure, l'équivalent de cette inanité sonore. "Je me souviens, quand j'étais au lycée, j'ai eu une amoureuse dans ma classe. On se voyait toute la journée, mais il fallait attendre de rares "boums" pour passer aux choses sérieuses, qui n'allaient d'ailleurs pas très loin. Eh bien, chaque matin, elle me donnait une lettre - au moins trois ou quatre pages - qu'elle m'avait écrite la veille au soir. Ça n'était pas de l'érotisme "hard", elle racontait tout ce qui lui passait par la tête. Et moi, je me sentais obligé de lui répondre..."(A) L'écriture est, dans cet exemple, le centre de la relation amoureuse, ou la face amoureuse d'une relation réduite par le milieu scolaire aux formes extérieures de la camaraderie.

Ce cas de figure est assez courant encore aujourd'hui parmi les adolescents, qui signalent également des glissements de la position d'amoureux à celle de correspondant privilégié ou de confident. Il n'est pas rare non plus que les jeunes filles entretiennent une correspondance suivie avec une cousine, une amie, jouant elles aussi ce rôle de témoin de l'éveil du cœur. Il y a sans doute une continuité entre ces échanges et la formule du journal intime, dans la mesure où, centrés sur l'expression du sentiment, ils sont également aptes à développer la conscience (ou la jouissance narcissique) de soi.

"Cher collègue..."

En dehors des relations strictement professionnelles pouvant prendre une forme quasi administrative, l'exercice d'un métier suscite des contacts interpersonnels où chacun existe pour l'autre comme un "collègue" : ni un ami, ni une simple fonction incarnée. Je désignerai par "correspondance confraternelle" les échanges épistolaires inscrits dans ce type de relation : offres ou demandes personnelles de services relatifs à la profession, échanges intellectuels, notes personnalisées accompagnant l'envoi de documents etc. Par différence avec la communication téléphonique, la lettre permet, dans ces exemples, de manifester à la fois proximité et distance. Même si en vérité elle constitue une captation du temps et de l'attention de l'autre plus lourde, elle ne s'impose pas, laissant l'interlocuteur libre du rythme et du moment des échanges : elle reste respectueuse, là où la communication par téléphone marquerait une trop grande familiarité. Une démarche analogue existe dans le champ des relations amicales ou familiales : sur un fond de contacts - directs ou téléphoniques - fréquents, la lettre peut avoir une signification plus

forte, devenir le lieu de confidences ou de jugements que la parole ne permettrait pas. "J'écris pour ce que je ne peux pas dire au téléphone"(E). A l'inverse, choisir de n'échanger que des lettres avec des relations "périphériques" exprime le désir de conserver une distance.

La diversité des modes de communication disponibles enrichit donc la signification sociale de chacun d'entre eux. Le choix, bien loin d'être dicté par le seul critère de la "commodité", porte minutieusement la marque de rapports sociaux effectifs ou souhaités. A l'intérieur même du mode de communication choisi, le dosage de l'intime et de l'impersonnel, le style strict ou relâché, l'écriture manuscrite ou la dactylographie suffisent à définir la position de chacun. Bien plus, le passage à l'écrit oblige à préciser la nature de la relation. Il faudrait ici examiner la riche palette des formules liminaires et conclusives. Celui que vous appellerez dans une rencontre "Monsieur" ou "Monsieur Dupont" deviendra inévitablement dans l'en-tête de votre courrier un "Monsieur", un "Cher monsieur", un "Cher ami"... Vous lui adresserez vos "respectueuses salutations", "l'assurance de votre considération distinguée", vos "meilleures salutations"... Ni trop, ni trop peu ! Écrire une lettre confraternelle est un excellent exercice d'introspection sociologique.

"Meilleurs vœux..."

Il est des formes "obligatoires" de courrier, érigées en véritables rituels sociaux : échange de vœux au nouvel an, lettres de condoléances lors d'un décès ou de félicitations pour un mariage ou une naissance ; dans une moindre mesure : envoi de cartes postales à l'occasion des voyages ou des vacances. Quel que soit le degré d'élaboration rhétorique et de personnalisation du message, la lettre tend alors à se réduire au simple fait d'avoir écrit. Son contenu même en témoigne par la fréquence des formules illocutoires : "Je t'embrasse", "Tous mes vœux", "Un bonjour de..."

Ce mode de correspondance semble assez bien résister à l'érosion que subissent les autres formes de l'échange épistolaire. C'est qu'il s'agit d'une des formes les plus intégrées dans des rituels sociaux très vivants, au moins dans certains groupes sociaux. Le télégramme de félicitations entre dans les fastes obligés d'un mariage dignement célébré, s'y soustraire serait une grave faute de goût. Les faire-part reçus sont parfois soigneusement archivés. A d'anciennes connaissances, on continue d'écrire "pour les naissances, les événements marquants". Pères ou mères adressent rituellement une carte aux enfants éloignés pour leur fête et leur anniversaire. Aux temps valorisés de l'existence individuelle s'ajoutent les grands rituels calendaires. Les relations qui s'effilochent

survivent en ces occasions. "C'est à Noël que ça ressort", commente à ce propos une informatrice (D). Les cartes de nouvel an restent en effet une institution solide (chaque famille en adresse en moyenne une vingtaine), mais controversée. "J'en envoie très peu, une dizaine par an, en général pour répondre". Certains n'en écrivent aucune "par refus des conventions"... Ces jeux de distinction réagissent sur le type de supports utilisés, choisi en fonction du destinataire et permettant de le valoriser en même temps qu'il valorise le destinataire. Au minimum, le préjudice esthétique lié au respect des "conventions" se trouve ainsi compensé par l'affirmation d'une autre valeur. Une interlocutrice, professeur d'histoire, après avoir indiqué qu'elle utilise, de préférence à celles du commerce, des cartes de nouvel an éditées par l'UNICEF précise en riant : "Ça fait plus intello" (D). L'usage de "papier recyclé" est, de la même façon, le meilleur abrégé des convictions écologiques et de l'attitude de réserve par rapport à la "société de consommation" qui semblent aller de soi dans certains milieux. Autre exemple : ma réputation d'intellectuel explique sans doute, parmi les cartes postales que je reçois, le nombre anormalement élevé de reproductions d'œuvres d'art. Seuls d'innocents anciens élèves m'envoient encore des "vues de la plage" et des palmiers... De même, le recours croissant à des "circulaires de fin d'année" empruntées aux pays anglo-saxons donne un nouveau souffle à l'institution en y relogeant de la personnalité et de l'originalité. Il n'est jusqu'aux enfants à qui l'on ne demande d'incarner ces valeurs : témoin une lettre de vœux-jeu de l'oie échangée entre deux fillettes de 10 ans.

"Chers parents..."

"S'écrire", c'est faire exister concrètement un lien. Concurrencée par le téléphone dans la sphère des relations les plus soutenues et les plus intimes, la correspondance reste -au moins dans ses formes cérémonielles- un moyen de maintenir le contact avec la famille périphérique. On la réserve par exemple "à des personnes âgées, à qui on ne sait trop que dire"(D), à des "parents éloignés". A l'inverse, une écriture familiale spécifique, centrée ou non sur les dates marquées, vient apporter une touche supplémentaire d'intimité aux relations les plus suivies. Cela peut même se produire dans le cadre d'une cohabitation sitôt que les emplois du temps ne coïncident pas : il est frappant que ce mode de communication interne à la famille ne se limite pas au registre des consignes et des informations pratiques, mais ait souvent une coloration affective très marquée. "On s'écrit beaucoup, avec Marguerite, on se fait des petits papiers [...]. Des fois, on n'a rien à se dire, mais on s'écrit, juste quatre ou cinq phrases. Quand on est fâchés, on ne s'écrit pas."(C) De même, précise une adolescente, "je laisse des messages quand je m'absente (courses,

rendez-vous). Sur ces messages, que ce soit de ma part ou de la part de mes parents, il y a toujours une petite marque d'affection ou d'humour". Une autre en laisse toujours "même lorsqu'il n'y a rien de spécial à signaler, simplement pour faire plaisir". Et sa mère les conserve pieusement...

Sauf cas particuliers (par exemple : correspondance avec des parents proches résidant à l'étranger), les échanges épistolaires ne sont guère assidus : une périodicité inférieure au mois est très rare. Ils concernent généralement un nombre limité de personnes. Les relations le plus souvent signalées se rencontrent entre parents et enfants, frères et sœurs. Viennent, assez loin derrière, les échanges entre cousins, oncles et neveux, grands-parents et petits enfants - ces derniers manifestant jusqu'à l'adolescence une assiduité d'écriture qui doit sans doute quelque chose à la pression des parents. Il est vrai, cependant, que les adolescents - garçons et filles- ont une activité épistolaire bien supérieure à celle de leurs aînés. Celle-ci est entretenue par l'institution des correspondants étrangers, en relation avec l'apprentissage scolaire des langues vivantes et les séjours linguistiques. Mais elle relève surtout, nous semble-t-il, d'un processus plus général de formation de la personnalité déjà signalé à propos de la correspondance amoureuse, que nous retrouverons en étudiant l'écriture intime.

Chez les adultes, les pratiques épistolaires ont d'autres enjeux. La correspondance avec la parenté vise le maintien d'une unité familiale ou le respect de conventions plus ou moins bien acceptées. Dans ce dernier cas, le courrier tend à se réduire à la seule correspondance cérémonielle. Le questionnaire permet de dégager deux types assez marqués d'échanges : d'un côté des correspondances "généralistes" très clairsemées, de l'autre des relations duelles plus assidues avec un seul parent élu. Ce choix d'un correspondant privilégié est très net chez les adolescents : s'ils optent le plus souvent pour un ami, ils choisissent aussi volontiers un cousin, plus rarement un germain, un oncle ou une tante du même sexe.

Le phénomène le plus marqué reste cependant le rôle des femmes dans cette correspondance. 75% d'entre elles déclarent la faire seules, 50% des hommes avouent qu'il en est bien ainsi! Les épouses écrivent aussi bien à leurs parents qu'à ceux de leur mari, rares sont les ménages où chaque conjoint correspond avec sa propre parenté. Cela confirme clairement l'importance des femmes dans le maintien de l'esprit de famille, également sensible dans leur compétence en matière de généalogie. Ces deux fonctions se rejoignent parfaitement dans l'exemple de cette institutrice de 40 ans qui, imitant une amie anglaise, édite depuis cinq ans au moment des fêtes de fin d'année un "journal" destiné à toute la famille. Cette institutionnalisation de la communication répond très exactement à l'état des relations familiales. Un arbre généalogique présentant toute la descendance des

huit grands parents de l'auteur et de son mari (100 noms cités, plus une trentaine de noms de conjoints) apparaît dans la quatrième édition du "journal", et l'on est frappé de voir le nombre de personnes désignées dans chaque livraison (jusqu'à 60, pour la plupart membres des deux parentèles), comme si l'auteur s'était spécialisée dans la collecte des informations. Le fait même que l'on éprouve ainsi le besoin de mettre à la disposition de tous cette chronique annuelle suppose un taux d'échange par ailleurs assez bas entre toutes les branches de la famille (notons d'ailleurs que la formule choisie conduit à informer l'une sur l'autre deux parentèles unies par le seul mariage de la rédactrice). Il y a là un moyen de la faire exister globalement, dans un contexte où chacun choisit de plus en plus au sein de sa parenté les liens qu'il veut entretenir. Or l'échange épistolaire - dans ses pleins comme dans ses vides - donne justement corps à ces stratégies. Pour lutter contre cette tendance sur le terrain même de la correspondance, il faut recourir à une procédure totalisante, le prix à payer étant toutefois la standardisation du message.

2. Les institutions épistolaires

A ces modalités diverses de l'écrit correspond toute une gamme de supports qui précisent en le matérialisant leur cadre institutionnel. S'agit-il de valoriser la dimension expressive de l'écriture, comme dans la lettre d'amour ? On usera volontiers d'un papier "personnalisé" : feuilles et enveloppes de couleur, papier d'un grain raffiné, imitant par exemple le tissu, lourdement filigrané ou historié de motifs floraux, formats et pliages inhabituels. "Pour une demande d'emploi, écrit un étudiant, j'emploierai une feuille blanche, neutre, au format conventionnel ; pour conquérir une gentille dame, j'utiliserai un papier plus marqué par ma personnalité (voire ma marginalité) ; pour écrire aux amis, fi des conventions, les feuilles de cours suffisent". Une lycéenne précise : "En général, j'utilise du papier à lettre "décoré" pour les filles et un papier à lettres blanc pour les garçons". Une autre "varie, fait des créations, notamment en matière d'enveloppes (avec des pubs ou de belles images)."

La possession de papiers à lettres variés est surtout fréquente chez les jeunes filles (56%, contre 16% des jeunes gens). Elles ont massivement reçu (80%) à Noël ou pour leur anniversaire de "précieux" accessoires achetés dans des carteries ou autres magasins spécialisés. "J'ai différents papiers à lettres, écrit une lycéenne, mais je ne les utilise pas, car ce sont des cadeaux que je préfère garder comme souvenirs, ce ne sont pas des objets utiles". Deux autres conservent un échantillon de chacun des papiers à lettres qu'on leur a offert dès l'enfance. Un tiers seulement des garçons a reçu de tels présents. La construction

sociale de l'identité sexuelle passerait-elle par la définition précoce de certains rapports à l'écriture ?

Ces raffinements surtout juvéniles ne restent pas sans lendemain. Un adulte conscient des exigences du jeu social dispose en général de plusieurs sortes de papier à lettres qu'il adapte aux circonstances : au moins, à côté du bloc 21/29,7, des cartes de bristol blanc et, plus rarement, des cartes de visite imprimées - ces dernières étant, de l'aveu de ceux qui en possèdent, peu employées. La correspondance cérémonielle est presque tout entière inscrite dans des supports spécifiques : elle ignore le papier ordinaire. Faiblement individualisée dans les contenus, elle recourt largement à l'imprimé, qui peut aller jusqu'à l'envahir totalement dans le cas des faire-part. Et, de même que le choix des formules de politesse, celui du support (avec le jeu qu'il autorise) est soumis à une évaluation précise des positions sociales. Selon la proximité ou l'éloignement, le "degré d'intimité", un décès suscitera l'envoi d'une carte de visite assortie d'une formule évasive de condoléances, d'un bristol porteur d'un message plus circonstancié, d'une lettre, enfin, où pourra longuement s'épancher une amicale et étymologique sympathie.

Au lieu d'être simplement proportionnés à la longueur du texte, les supports en viennent ainsi à définir le statut même du message. La présence sur le marché de types de supports et de messages "préfabriqués" conduit en même temps à renforcer leur caractère institutionnel. Un faire-part de mariage se reconnaît au premier coup d'œil. L'existence de cartes postales de "premier avril" perpétue le goût des farces traditionnelles et sollicite l'imagination des amateurs de canulars. L'écriture fait donc, ici comme ailleurs, l'objet d'une demande qui, en dehors de toute autre requête sociale, peut naître de l'institutionnalisation même du choix d'un type défini de support.

Des phénomènes de cet ordre sont devenus ces dernières années un fait social massif qui mérite d'être interrogé. On voit en effet se multiplier les "carteries", boutiques spécialisées offrant une gamme extraordinairement large de papiers à lettres inédits et autres colifichets épistolaires. Ce phénomène se trouve, semble-t-il, au carrefour de plusieurs tendances. D'un côté, le medium tend à prendre le pas sur le message. Les formules commerciales de la "personnalisation" (qui affectent aussi bien le marché des automobiles) suggèrent à chacun des stratégies du paraître imposant la recherche d'une adéquation entre une image valorisée de soi et les produits de consommation par lesquels il existe socialement. Avoir "son" papier à lettres, comme on a "son" parfum, "son" style vestimentaire, c'est une manière de s'identifier unissant souci de soi et souci de l'autre. Bien entendu, la gamme des produits disponibles autorise toutes les stratégies de distinction et révèle inexorablement les "fautes de goût" - c'est à dire la détermination

sociale des choix esthétiques. Une secrétaire avoue ainsi naïvement réserver à ses amis et sa famille du "papier fantaisie, sobre, de bon goût" (F). D'autres penseraient qu'en l'espèce, la quête du bon goût relève des causes désespérées...

En second lieu, les carteries s'inscrivent dans la vaste offensive du "retour" au privé et de l'exaltation de l'intimité. Les produits disponibles -feuilles roulées et enrubannées, sous-mains et stylo à plume luxueux etc.- définissent le fantasme douillet d'un "univers du scripteur" à la fois intime et élégant. L'organe créant la fonction, il faut s'imaginer amoureux pour honorer son papier-à-lettres-d'amour, poète raffiné pour être à la hauteur d'un gracieux filigrane... L'institution inscrite dans les objets élève l'écriture à une activité à la fois rituelle et esthétique en même temps qu'elle impose le rêve de la communauté épistolaire digne d'un tel appareil.

Par ailleurs, la spécialisation des moyens de célébration (cartes d'anniversaire, invitations à goûter etc.) devient un élément constitutif des festivités privées, au même titre que les menus bouffis de rhétorique des repas de noces⁸. A défaut d'être vécue dans la joie ou de s'appuyer sur des rites soulignant l'exception et la sacralité d'une date, la fête se désigne elle-même dans des traces écrites qui deviennent le signe le moins équivoque de sa réalité. Il n'y a pas de cadeau sans emballage. De plus en plus, l'emballage se double d'une dédicace écrite sur un carton ad hoc.

Enfin, le recours à des supports spécialisés témoigne de l'importance croissante d'une écriture assistée, voire même empruntée. Paradoxalement, au moins en apparence, la marque d'une singularité se cherche (et croit se trouver) dans le recours à des formules stéréotypées. C'est que le marché est assez diversifié pour faire du produit de série le lieu de la différence. En même temps, l'existence d'un produit *normalisé* - par exemple, un formulaire d'invitation aux goûters d'anniversaire imitant un télégramme qu'il suffit de remplir - suggère l'existence d'une *norme*, que l'on se plaît à croire "aristocratique", du moins socialement valorisante. L'exemple cité concerne le monde de l'enfance, mais il n'en est pas moins révélateur. Dans les milieux petit-bourgeois, les goûters d'anniversaire sont devenus une forme de mondanité des plus courantes, qui ne peut exister sans l'assentiment des adultes. Les enfants, habitués par l'École à de nombreuses formes d'écriture ritualisée (cartes pour la fête des mères etc.), entrent de plain-pied dans les prestiges mondains de la correspondance cérémonielle et sont tout particulièrement sensibles aux exigences d'un décorum qui, il est vrai, ne se laisse pas toujours plier aux normes du "bon goût" familial. C'est bien pourquoi le recours à des formules standardisées permet parfois de concilier le goût des enfants et le sens parental de la distinction...

3. Archives du privé

On ne peut limiter l'analyse de la correspondance à celle de la circulation des messages. Tout aussi important est leur destin. Certaines personnes affirment conserver toutes les lettres qu'elles reçoivent, d'autres n'en gardent aucune. Le plus souvent, un choix est fait, dont les critères permettent de préciser le sens qu'il peut y avoir à conserver l'écrit et, par conséquent, à le produire.

Les archives du cœur

Les raisons les plus claires touchent à la valeur affective des textes. Un couple conserve très fréquemment les lettres échangées au temps des fiançailles ou pendant les premières années du mariage : archives d'amours anciennes ou toujours actuelles, elles sont, comme les réserves d'une banque centrale, la meilleure garantie des espèces fragiles du sentiment. Telle personne qui affirme ne pas conserver les lettres qu'elle reçoit a cependant gardé "les lettres poétiques que lui écrivait son mari " avant le mariage. D'autres possèdent encore des "lettres d'amour ou d'amitié", les "lettres de déclaration d'amour". Cet usage sentimental des reliques n'est pas toujours facile à distinguer des pieuses célébrations de la vie de famille. Les lettres et dessins des enfants jouissent ainsi d'un statut privilégié, leur conservation étant peut-être à rapprocher de la rédaction d'un livre de naissance. Ces archives se spécialisent parfois autour des moments officiels et des temps forts de la vie : on garde "tous les faire-part de mariage, de naissance reçus de la famille et des amis, avec leurs mots d'accompagnement", les "lettres reçues lors de la naissance des enfants". Le courrier peut enfin rejoindre des pratiques du souvenir liées à l'identité des lignées et au culte des morts. Certaines personnes précisent dans le questionnaire qu'elles conservent les dernières lettres de leurs parents aujourd'hui décédés. Des correspondances anciennes sont transmises de père en fils dans les familles, ou rendues à leur auteur par le destinataire après quelques années : "J'ai beaucoup écrit à une marraine. Elle n'avait pas d'autre... elle n'avait pas d'enfant, elle m'a un peu considéré comme sa fille et elle m'a rendu il n'y a pas longtemps la correspondance que je lui avais adressée et que j'ai donc gardée. Je ne sais pas pourquoi... parce que, je suppose, elle l'avait gardée, donc je me suis dit 'Maintenant, je suis porteuse de ça'."(D) Moins que la valeur reconnue aux textes eux-mêmes par leur auteur, c'est ici, très clairement, leur signification pour l'autre et l'importance du lien interpersonnel qui fonde le *devoir* de conserver.

Les lettres que l'on garde, que l'on se transmet d'une génération à l'autre s'inscrivent ainsi dans les "lieux de mémoire" d'une famille. Elles trouvent place dans les "reliquaires"

familiaux à côté des souvenirs valorisés de vacances - cailloux ou tickets d'entrée dans les musées -, les mèches de cheveux et les dessins des enfants, les coupures de journaux mentionnant les exploits sportifs de votre fils et le baccalauréat de votre fille ...

Miettes d'autobiographie

Par nécessité, l'échange de courrier correspond à des périodes d'éloignement de la famille ou du conjoint, qui recoupent aussi les temps forts de la vie individuelle : études, séjours à l'étranger, service militaire. Elle prend alors, à côté de sa signification sentimentale, valeur de témoignage. "Mes parents ont précieusement conservé toutes les lettres que je leur ai écrites d'Afrique. Je les relis de temps en temps avec un certain plaisir quand je suis chez eux. Ça fait ressortir une tranche de vie que j'avais parfois oubliée. Je les garderai, certainement. J'en ferai don à ma fille... qui les foutra à la poubelle (rire)..."(D)

La conservation de ces "tranches de vie" rejoint ainsi des projets littéraires toujours ajournés, la valeur "documentaire" de l'expérience vécue, du milieu fréquenté devenant l'alibi de la démarche autobiographique. Il est significatif que, parmi les femmes qui disent conserver tout le courrier reçu, on trouve un pourcentage élevé de personnes tenant ou ayant tenu un journal intime ou rédigeant actuellement leur autobiographie (73%), alors que seulement 20% de celles qui jettent tout leur courrier sont dans ce cas. De même, les adolescents font preuve d'un étonnant esprit d'archivistes, gardant, à une écrasante majorité, la totalité des lettres reçues et les témoignages les plus divers de leur existence. "Je garde tout" : telle est la réponse typique à la question relative à la conservation de "souvenirs". On retrouve ensuite chez les adultes mention de ces correspondances d'adolescents, conservées parce qu'elles témoignent d'une époque où "l'on se cherchait". Faut-il rappeler que la plupart des autobiographies s'arrêtent à l'adolescence ?

Signes de reconnaissance

Sont enfin archivées toutes les correspondances "spécialisées" où l'écriture devient en elle-même une valeur. Les lettres sont ainsi conservées "pour leur valeur littéraire"(C), quand elles émanent "d'amis ayant une certaine philosophie de la vie", quand "elles ne se réduisent pas à l'anecdotique et contiennent un message original, enrichissant ou porteur d'espoir", en fait comme témoignages d'une mutuelle reconnaissance intellectuelle. La qualité de la lettre reçue est inséparable de celle du destinataire. Sans doute les "effets de légitimité" qui en résultent seraient-ils à rapprocher de la collection d'autographes, sitôt que l'interlocuteur a quelque prestige institutionnel, intellectuel ou artistique. En même

temps, la correspondance adressée à ces personnes "de qualité" peut s'intégrer dans les projets littéraires de son auteur : le signe le moins équivoque de ces prétentions étant la conservation d'un double des lettres. Cela tient sans doute au fait que la correspondance est érigée par les besoins de l'édition savante et de l'histoire de la littérature en production littéraire légitime. A défaut d'écrire une œuvre, on peut multiplier les "hors d'œuvre" en rêvant à l'édition (posthume) de ses œuvres complètes...

L'exemple de la correspondance privée révèle ainsi plusieurs traits récurrents de l'écriture domestique : rapport étroit avec des institutions définissant une demande, statut performatif, construction d'une mémoire, participation à la définition des rôles masculins et féminins et à la ritualisation de la vie quotidienne. En même temps qu'elle manifeste les potentialités réflexives et créatrices d'identité de l'acte même d'écrire, la correspondance s'est révélée profondément *sociale*. D'une part, en effet, le scripteur découvre et inscrit en elle la place qui est la sienne dans la société, d'autre part l'appel à l'intimité que traduisent les fastes de la carterie se révèle inséparable d'un mouvement social définissant par avance les moyens et les limites de ce retour à soi.

Il ne faut pourtant pas négliger la part de la correspondance dans la constitution d'un rapport réflexif à soi-même et d'une identité. Nous avons déjà noté toute l'importance d'activités quotidiennes d'écriture telle la tenue de livres de compte ou d'agendas qui tendent à se transformer en journaux intimes. La production d'une identité traverse sans nul doute bien des formes de l'écriture ordinaire. Restent à examiner les cas où cette fonction se spécialise.

Etre soi

L'écriture est liée à des moyens de production et des types des supports extrêmement variés. On peut griffonner au crayon sur un coin de nappe ou graver dans le marbre ; utiliser un stylobille ou une machine à écrire ; produire un exemplaire unique ou vouer son texte à une plus ou moins large réplique. Le statut de l'écrit, son sens et sa fonction se trouvent-ils désignés par les conditions de la production et de la mise en circulation du texte ? Il n'est pas toujours facile de savoir à qui s'adresse une parole, même si, en principe, elle est toujours adressée à quelqu'un. Le cas des textes devrait être plus simple s'il est vrai, comme il a été dit, que l'écriture est généralement "encadrée", voire institutionnalisée. Mais il n'en est rien. Qui est le *vrai* destinataire d'une lettre d'amour ? J'ai suggéré que

c'était peut-être le scripteur lui-même. A qui est destiné un journal intime ? Ne faut-il pas, cette fois-ci, chercher l'autre qui se cache dans l'espace résolument clos de l'intimité ?

Auxiliaire privilégiée de la conscience réflexive, l'écriture satisfait de multiples manières une quête d'identité. Elle permet aussi de mesurer combien ce programme banal, loin d'être une requête spontanée du sujet, rencontre sans cesse la dimension du social : l'identité, c'est une évidence, suppose l'instance de l'Autre, étant toujours peu ou prou différentielle. Je voudrais aussi mettre en évidence des *injonctions d'identité* socialement déterminées et tout particulièrement lisibles dans les pratiques de l'écriture et les usages de l'écrit. On songe tout d'abord, à cet égard, à des formes d'écriture expressive -journal intime, poésie, autobiographie- qui font heureusement converger (semble-t-il) le désir du sujet et une institution légitime. Mais avant d'aborder ces "grands genres" de l'écriture identitaire, j'examinerai des formes plus modestes, parfois paradoxales, de l'inscription de soi.

1. L'écriture empruntée

Par nécessité, un texte suppose un auteur, un scribe, une personne qui prend la décision de sa rédaction, une autre enfin qui juge de l'étendue souhaitable de sa diffusion. Ces quatre rôles sont le plus souvent tenus par une même personne. Les cas où il en va autrement sont cependant très nombreux. Il est possible de faire écrire un texte, par exemple, une inscription sur une tombe. Le commanditaire, différent du scribe, peut ou non être l'auteur de la formule dont il demande l'inscription. Dans notre exemple, il pourrait très bien s'agir d'une formule de deuil stéréotypée. La langue parlée comporte des procédures analogues : on peut *faire dire* quelque chose à quelqu'un, *citer* (ou *réciter*), en l'assumant, une formule dont on n'est pas l'auteur, prière, proverbe ou histoire drôle, s'adresser à tous les présents ou à quelqu'un en particulier...

Du côté de l'écriture, la diversité des situations envisageables rend incertaine la frontière entre actes d'écriture et usages de l'écrit. Je retiens dans cette étude les modes de présence de l'écrit dans l'environnement domestique plaçant l'individu dans l'une au moins des quatre positions mentionnées, même si les limites doivent rester quelque peu arbitraires : il est possible, par exemple, d'*afficher* ses lectures par une judicieuse exhibition de ses livres ; cela n'est pas très différent, quant au fond, de l'exposition d'un poème encadré ou d'une maxime morale peinte sur une assiette murale, mais je traite du second cas et non du premier, dont les implications m'éloigneraient trop de mon objet.

Emblèmes et devises

Très nombreux sont les exemples d'écrits préfabriqués relevant de la citation assumée : poème encadré au mur du vestibule ("tu seras un homme, mon fils"), placard humoristique dans les W. C., sentence morale pyrogravée sur une planchette ou peinte sur un cendrier. Ces affichettes abondent dans les lieux publics, magasins ou cafés : "Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué", "N'engueulez pas le patron, la patronne s'en charge". Souvent achetées dans le commerce, elles sont aussi reproduites à la main : "J'ai effectivement recopié quelques citations que j'ai trouvées pertinentes sur du papier cartonné collé sur du bois", répond au questionnaire une employée hospitalière, qui précise par ailleurs "J'aime écrire ou recopier un texte pour le plaisir, établir des menus sur des cartons parcheminés". La photocopie est également utilisée. Il n'est pas rare de trouver sous cette forme le "poème du sourire" dans des boutiques ou des administrations. "Ce sont les secrétaires qui l'affichent", dit un chercheur du CNRS, "elles se le passent d'un bureau à l'autre, on le trouve dans tous les labos. Elles aiment bien, c'est une manière de rappeler, gentiment, qu'elles existent, qu'il ne faut pas les traiter comme des esclaves". Dans cet univers fortement hiérarchisé, le "poème du sourire" rappelle l'existence d'autres valeurs que celles de l'intelligence. Il appartient en vérité à une autre culture, celle des employés. Sa forme standardisée le situe à mi-chemin entre le silence résigné et l'audace excessive d'une proclamation individuelle : "ce n'est pas moi qui le dis, mais j'approuve". Les mêmes personnes qui l'affichent sont celles qui organisent les réseaux d'approvisionnement en foie gras et en champagne au moment de Noël : autant de manières de rétablir l'illusion heureuse d'une communauté d'égaux ou même de présenter, selon d'autres valeurs, une nouvelle hiérarchie. En témoigne en particulier cette maxime affichée dans un bureau du laboratoire cité : "C'est bien agréable d'être important, mais c'est bien plus important d'être AGREABLE"...

Une source non négligeable de cette production d'emblèmes est la vaste collection des cartes postales comiques. Emprunté une première fois par le destinataire (si du moins la carte est adressée à quelqu'un), le texte se retrouve souvent, en bout de course, mis à la disposition du public. Un café de village vendéen visité il y a quelques années offrait ainsi (à côté des trophées du club sportif dont il était le siège) une riche collection de cartes plus ou moins drôles ou pornographiques. On en voit également exposées par les artisans sur les murs des ateliers, par les routiers dans les cabines des camions. Les autocollants humoristiques placardés sur les voitures ("Quand je serai grande, je serai une Rolls", ...) jouent un rôle analogue. Il ne serait guère pertinent de les distinguer des occurrences- plus rares- où une devise, parfois un nom ("Titine"), ont été peints sur la carrosserie. Outre que les formules manuscrites ne brillent pas par l'originalité, elles jouent exactement le même

rôle que les autocollants du commerce : les afficher, c'est les assumer. Elles adhèrent à la personnalité du destinataire de la même manière que les histoires drôles qu'il pourrait raconter sans pour autant en être l'auteur.

Anthologies privées

Un nombre assez important des personnes interrogées ont constitué ou poursuivent encore des anthologies de citations. Si cette pratique s'enracine parfois dans les besoins supposés de la scolarité, elle prend une signification différente lorsqu'elle se prolonge au-delà du temps des études. Déjà, chez les lycéens eux-mêmes, elle est loin de se réduire à une visée utilitaire : même s'ils sont influencés par l'enseignement de la littérature, les choix personnels construisent une "personnalité esthétique" sans pertinence proprement scolaire. Ces carnets s'accompagnent en effet bien souvent d'images, de commentaires ou de "souvenirs" (programmes de spectacles etc.) que l'on retrouve également dans les journaux intimes. Par ailleurs, la pratique de l'anthologie privée suppose une relation au savoir (et à son autorité) qui doit être interrogée.

Jeux de miroir

Le fait de recopier un texte est le signe d'une appropriation, en même temps qu'il institue une relation spéculaire entre le scripteur et les fragments des oeuvres où il reconnaît quelque chose de lui-même. Sans doute s'agit-il d'une manière de manifester ses *goûts*, avec tous les enjeux sociaux attachés à cette notion. Mais, dans la mesure où ces anthologies n'ont guère d'usage public, leurs effets ne se ramènent pas directement à la recherche d'une distinction. L'emprise du social se manifeste à un autre niveau : dans l'injonction, modulée selon l'âge et le sexe, de cultiver une *intérieurité*.

Plusieurs traits permettent d'étayer cette hypothèse. Tout d'abord le fait que ces anthologies sont très majoritairement constituées par des femmes -souvent des jeunes filles⁹. Elles participent donc d'une culture de l'intériorité que l'on retrouve aussi bien dans la pratique ritualisée de la correspondance (cf. supra) et, nous le verrons bientôt, celle du journal intime. On remarque en second lieu que les textes élus sont essentiellement des poèmes et des "pensées". Or, selon la représentation dominante, la poésie est affaire de sentiments -hasardons même : de *grands* sentiments. Il faut y être "sensible" : aimer la poésie, c'est savoir sentir, aptitude qui communique sans problème avec une façon de vivre l'amour, l'amitié ou la peine. L'amour de la poésie a par conséquent une signification plus éthique qu'esthétique. Il rejoint ainsi un goût de la "profondeur" nourri par la collecte de

"grandes pensées" qui portent plus souvent, pour s'en tenir à une classification traditionnelle des problèmes philosophiques, sur des points de "morale" ou de "psychologie" que sur des problèmes de "logique". Un florilège de belles pensées entretient ainsi une rêverie métaphysique fortement teintée d'affectivité et d'introspection narcissique : celle-là même qui inspire aux élèves arrivant en classe de philosophie un "intérêt" pour la discipline que l'impératif catégorique et la question du fondement des mathématiques ont vite fait d'émousser.

La dignité du savoir

La copie et l'archivage de "belles pensées" ne visent pas toujours une heureuse expansion du moi, ils peuvent aussi bien renvoyer à des enjeux plus marqués socialement. L'accumulation d'informations devient alors la garantie toute magique d'un savoir qui, à défaut d'être pleinement légitime, suffit à assurer à son possesseur une présomption de "compétence" dans un domaine quelconque. Nous glissons alors de l'anthologie au *dossier*, destiné à étayer de la puissance de l'écrit l'affirmation d'un niveau de culture, d'une passion ou d'un type d'intérêts valorisants : autant d'éléments inséparables de la revendication d'une certaine reconnaissance sociale.

Il est particulièrement difficile, dans ce domaine, de marquer la frontière entre l'écriture et l'usage de l'écrit : du texte recopié au découpage et collage d'extraits de journaux, puis à la constitution de véritables bibliothèques spécialisées, nous n'avons affaire qu'à des modalités différentes d'une même démarche, qui recoupe également en partie l'esprit de collection. A noter enfin que le rapport à l'information dont il est ici question hante aussi bien la compulsion bibliophilique du professeur d'université que la quête de témoignages et de reliques du "fan" d'un chanteur de variétés.

Le pouvoir de l'écrit apparaît le plus nettement dans des contextes où la capacité d'écrire (et de lire) est rare et inégalement partagée. On comprend ainsi l'importance du carnet de secrets ou du livre de magie dans l'aura mythique dont étaient entourés naguère le guérisseur et le sorcier (D. Fabre, 1985). De fait, l'ébahissement d'un militant ouvrier de base devant les œuvres complètes de Lénine ornant la bibliothèque d'un dirigeant de son parti relève du même état d'esprit. Mais il ne suffit pas d'acheter et d'exhiber des livres, il faut encore se prouver à soi-même que l'on possède bien leur contenu. C'est alors que l'écrit engendre l'écriture, avec d'abord la *prise de notes*, moyen et surtout symbole de cette appropriation : combien d'intellectuels n'accumulent-ils pas des montagnes de fiches de lecture qu'ils ne reverront jamais plus, témoins fragiles d'un savoir qui ne résiste pas pour autant à l'érosion du temps ! Dans le même ordre d'idées, le fait assez fréquent de

tenir une liste des livres de sa bibliothèque est sans doute moins lié à des fins utilitaires qu'au souci de renforcer sa conscience de posséder un capital culturel : comme pour mieux se rassurer, certains établissent, plus précisément, la liste des livres qu'ils ont lus.

L'enquête révèle par ailleurs un recours au dossier qui semble destiné à affirmer un intérêt ou un niveau exceptionnel de compétence dans des domaines ne relevant pas nécessairement de la culture légitime. Un adolescent stocke par exemple depuis des années tout ce qu'il peut trouver sur Louis de Funès et Coluche, une jeune fille possède de volumineux dossiers sur le cyclisme professionnel. L'archivage de "souvenirs" et documents liés à des voyages, visites de musées ou de monuments joue un rôle analogue. Une femme de cadre (sans profession) établit ainsi des dossiers relatifs à ses "visites d'art", une autre tient des "carnets d'artiste", témoignages de leur qualité d'esthète raffiné. De façon plus générale, il serait intéressant d'inventorier les retombées domestiques de la "consommation culturelle" : que deviennent exactement les photographies prises au cours des voyages, programmes de concerts, catalogues d'exposition etc. dont toute bonne maison d'"intellectuel" est d'ordinaire encombrée ? Quel est leur usage social ? leur participation à des projets autonomes d'auto-formation ou de création ? Ce qui a été dit suffit à signaler les liens de ces objets avec des usages très divers de l'écriture, qui semble être la médiation indispensable dès lors qu'une pratique culturelle est mise au service de l'affirmation d'une identité. Je poursuivrai donc l'analyse de ce pouvoir de l'acte d'écrire à travers des exemples où il s'éloigne des figures de l'écriture empruntée.

(voir ci-après l'encart « La promotion par l'ordinateur »)

2. L'inscription de soi

Au carrefour d'une demande utilitaire et de pressions institutionnelles encore à définir, différents objets de la vie quotidienne méritent examen : en particulier, ce que nous désignerons comme les "encyclopédies de soi" - agenda, albums de photos etc. Ce domaine, une fois encore, conduit à situer les inscriptions écrites (report du nom et de l'adresse, imposition de titres et de légendes à une série de photos...) dans une série plus large d'actes de recollection et de mises en scène de traces d'une identité.

Écriture et photographie

Le photographe est devenu un acteur institutionnel du mariage presque aussi important que le maire et le curé¹⁰. La naissance d'un enfant, si elle n'est pas suivie de l'ouverture d'un "livre de naissance", s'accompagne au moins d'une abondante production (et

diffusion) de clichés. Pendant leur service militaire, les appelés ne cessent de prendre des photos et de se faire immortaliser dans leurs différentes tenues, pendant les manoeuvres, en groupe devant un hélicoptère ou un blindé... Cela débouche d'ailleurs sur une étrange complicité avec l'institution : les contraintes disciplinaires sans cesse décriées dans l'infinie récrimination qui fait le fonds des conversations entre appelés sont valorisées par la photographie. On soigne la chute harmonieuse des fourragères pour le portrait en tenue de défilé, on dispose avec une attention particulière - "pour la photo" - la "revue d'armes" sur la table de la chambrée...

On n'en finirait pas d'énumérer les cas où la photographie, prise par des amateurs ou confiée aux soins d'un professionnel, est devenue une pratique quasi institutionnelle. Mais le souci de "fixer des souvenirs", s'il trouve dans l'image les meilleures garanties d'authenticité et de complétude, en connaît aussi les limites : une image ne dit jamais assez clairement le temps, le lieu et les circonstances, l'interprétation qui la fait vivre est sujette à l'oubli. L'objectivation de la mémoire dans la photographie appelle ainsi l'écriture comme un complément nécessaire. L'album de photos semble l'institution la mieux adaptée à ce programme. Non seulement il offre des cadres thématiques ou chronologiques, mais il permet encore d'inscrire des légendes, dont l'ampleur est très variable. Au minimum sont relevés les dates et les lieux. Certains s'essaient à des "commentaires humoristiques"(J), manifestant ainsi une tendre distance avec ce que l'institution comporte de solennité dans la célébration de la mémoire familiale.

Que l'album de photos soit en effet une institution, on le mesure à la place variable qu'il occupe dans les foyers. Il est d'abord très fortement corrélé à la présence d'enfants - leur venue au monde et leur éducation semblant à beaucoup de couples la grande (et unique) aventure de la vie. "C'est un événement quand même assez important pour que l'on consigne tous les détails qui, sinon, s'effacent avec le temps", écrit une mère de 53 ans pour justifier la tenue d'un livre de naissance. A défaut d'en avoir rempli un, on signale volontiers que l'on conserve au moins des photographies. Les livres de naissance eux-mêmes leur accordent du reste une large place, encore étendue par les utilisateurs qui les font bien souvent déborder sur les pages réservées au texte. Les albums de photos deviennent sensiblement plus rares parmi les couples sans enfants et les célibataires, quasi inexistantes parmi les personnes divorcées non remariées (ou n'ayant pas retrouvé une existence quasi-conjugale).

La tenue d'albums reflète, d'autre part, la diversité des pratiques de la photographie. Aux "amateurs" signalant une pratique assidue et polymorphe, accordant une place à la recherche esthétique, s'oppose l'usage restreint, centré sur la vie familiale et la fixation des

souvenirs. Dans ce dernier cas, les albums sont souvent le seul lieu de conservation des photographies, et leur caractère d'institution, de mémorial officiel de la vie familiale, se trouve renforcé. On peut alors les rapprocher des "galeries de portraits" - photos encadrées et exposées - auxquelles se réduisaient naguère les archives photographiques des familles modestes¹¹.

Est-ce à dire que la photographie suffit à satisfaire une demande d'identité et concurrence ainsi les formes écrites de l'archive identitaire ? Il est vrai que l'image -dès lors qu'elle est identifiée- joue à la perfection ce rôle : on recherche des ressemblances entre les enfants et leurs ascendants, on mesure leurs variations au fil des âges. Tel qui, enfant, ressemblait à son oncle maternel, ressemble aujourd'hui à son père, etc. La transmission des particularités physiques croise celle des noms et des traits de caractère, dont on cherche aussi la trace sur les photos ("Il n'avait pas l'air commode, le grand-père" !). Il n'est donc pas surprenant que l'institution de l'arbre généalogique ait rejoint celle de la galerie de portraits (on trouve dans le commerce des schémas imprimés prévoyant la place des photos), ou que des mères confectionnent, pour chacun de leurs enfants, un album associant les proches ancêtres et le temps de la vie familiale précédant leur mariage ou l'éclatement de la cellule originelle. Au commentaire oral qui accompagne normalement la consultation familiale des albums doit alors se substituer un ensemble de légendes : l'auteur de l'album transmet une mémoire qui doit lui survivre et recourt tout naturellement aux vertus de l'écrit.

Souvenirs de groupes

Du plâtre que l'on signe à l'apposition d'autographes au dos des photos de classe, innombrables sont les occasions d'inscrire la trace d'un lien voulu privilégié ou d'un moment exceptionnel. Une vitrine, dans le hall de réception d'un lycée toulousain, regroupe les trophées des équipes scolaires de rugby championnes de France ces dernières années. On y voit en bonne place les ballons des finales signés par tous les membres de l'équipe. C'est en général au moment où le groupe éclate que s'éprouve le besoin d'en perpétuer (d'en faire exister ?) l'heureuse réalité. A la fin d'une année scolaire, il n'est pas rare qu'un collégien fasse circuler son "carnet de correspondance" pour recevoir les autographes de ses condisciples. Outre la signature (presque toujours réduite au seul prénom, comme dans la correspondance familiale) qui souligne l'authenticité d'une présence, le texte joue sur la complicité, le rappel des valeurs propres au groupe ou la singularité des circonstances vécues ensemble. Ainsi, dans les albums-souvenirs

confectionnés par les membres d'une troupe de théâtre amateur, le dédicataire est-il presque toujours désigné par le rôle joué dans la pièce, les auteurs rappelant volontiers le personnage qu'ils interprétaient à côté de leur prénom :

"Je pourrais écrire : A Marat avec toute mon estime [signé] Robespierre , mais ça fait trop sélect et il me semble qu'ils ne s'entendaient pas trop. Je dirai donc : gros bisous baveux. Anne." (N. B. : les deux rôles étaient tenus par des jeunes filles)

"Bisou affectueux de la pute. Caro."

Les adolescents multiplient ce type de témoignages collectifs. Les cahiers de textes, les trousseaux, la couverture des classeurs servent souvent à collecter témoignages et autographes à l'occasion des anniversaires ou en d'autres circonstances moins solennelles. "Beaucoup de personnes m'écrivent des mots dessus", précise une lycéenne à propos de son agenda. On y encarte aussi les billets qui ont circulé pendant les cours, et qui sont parfois minutieusement archivés. Ce jeu d'échanges peut concerner le groupe tout entier ou se limiter à des relations plus restreintes. "J'ai un cahier où les amies mettent ce qu'elles veulent", écrit une autre lycéenne. Variante possible, une autre enfin signale cette curieuse institution : "Sur un cahier, je colle diverses photos, images, cartes, des articles de presse. Des commentaires de camarades y sont aussi mêlés et je dois préciser que nous sommes cinq filles à avoir le même cahier". La singularité manifestée par le choix des documents se trouve ainsi impliquée dans un jeu d'échanges et d'approbations mutuelles qui signifient en même temps l'appartenance à un groupe d'"élus".

Les membres d'un "groupe de patchwork" ont des pratiques un peu analogues. L'activité elle-même est déjà centrée sur des formules d'échange : chacune des participantes coud un "bloc" qui sera ensuite remis à l'une d'entre elles par tirage au sort. L'écriture vient redoubler, tout en redonnant place aux relations duelles, cette solidarité : "Avec chaque bloc, chacune donne un petit mot qui implique à la fois... pourquoi on a donné et tout ce qui est en plus de ce morceau de tissu, c'est à dire ce que ça représente de rire, de relations, d'amitié, de particularité. C'est un petit mot doux qui marche avec le bloc, qui ensuite sera plastifié et cousu à l'intérieur du patch quand il sera terminé. Ce n'est pas visible. C'est très intime ce qui est dit dans le texte. C'est ce qu'on donne en plus, d'amitié, de relations personnelles. Ça reste un peu personnel. [...] Ça fait référence aux fous rires, mais aussi à ce qu'on aime bien dans l'autre."

Cet exemple est intéressant à plus d'un titre ¹². Béatrice, dont je cite les propos, signale à la fois la valeur communicationnelle de l'écrit et l'anomalie qui scelle son destin : il restera à tout jamais soustrait à la lecture. Du texte ne subsistera que le souvenir de son existence, indice d'un lien dont le contenu véritable se satisfait somme toute assez bien de

cet effacement : "C'est très intime." L'écriture verse ainsi totalement dans le rituel, en même temps que son contenu cesse d'être disponible. Elle s'inscrit dans une circulation valorisée de biens -les "blocs"- qui semblent valoir autant par ces phénomènes d'échange que par la contribution matérielle qu'ils apportent au produit fini. L'oeuvre elle-même témoigne d'abord de l'existence du groupe et de ses réunions, c'est à dire d'un espace original de sociabilité féminine, où chaque mère de famille redevient pour quelques heures une jeune fille capable d'être saisie d'un "fou rire", tout en plaçant cette régression vers l'adolescence sous la bannière de l'art.

La maîtrise du temps

Le simple fait qu'un texte puisse, au prix de précautions assez simples, avoir une "espérance de vie" égale ou supérieure à la nôtre, suffit à expliquer sa fonction dans les pratiques du souvenir. Mais cela n'épuise pas les relations fécondes de l'écriture, du temps et de la mémoire. Le témoignage de l'écrit, même réduit à sa plus simple expression, est un moyen de structurer le temps qui passe, là où il ne se passe pas grand chose. Tel est peut-être le sens de la pratique, observée chez plusieurs retraités solitaires, de noter sur un agenda au jour le jour quelques signes minimaux d'une existence dans le temps : rendez-vous chez le médecin ou le coiffeur, visites d'amis, séjours auprès des enfants... Ces mentions sont exclusives de toute référence à la vie des autres membres de la famille et ne comportent aucun jugement personnel, aucun détail.

Le plus frappant dans ces notations quotidiennes est sans doute l'importance que prend la météorologie : le temps qu'il fait remplit le temps qui passe. Dans une vie où la durée est privée de toute structuration professionnelle, il revient aux grands cycles cosmiques et à l'imprévisible broderie des météores d'apporter à la fois de l'ordre et des contrastes.

Maîtriser le temps, cela peut aussi signifier agir magiquement sur la durée lorsqu'elle se fait douloureusement sentir. Les lycéens pratiquent volontiers le "compte à rebours" en noircissant des calendriers ou en biffant avec emphase les pages de leur agenda correspondant aux jours passés. On observe des pratiques analogues chez les militaires du contingent, pour qui le décompte du temps devient une véritable obsession. Outre la mythologie de la Quille et du Père Cent (personnification du moment où il ne reste que cent jours à "tirer"), on voit se multiplier dans les casernes des objectivations du temps qui, à défaut de s'écrire, prennent souvent la forme d'une *inscription* : encoches mensuelles sur le manche du couteau ou le fût de la quille, chaînes soutenant la clé du cadenas de l'armoire enrichies chaque mois d'un nouveau maillon (un anneau prélevé sur la goupille des grenades d'exercice). Les appelés travaillant dans les bureaux affichent, pendant les

trois derniers mois de la "durée légale", une carte des départements et colorient chaque jour celui dont le numéro correspond au nombre de jours avant la libération. La lettre du Père Cent, parodie de faire-part de décès assortie d'un florilège de plaisanteries éculées sur la condition militaire, vient apporter la contribution de l'écrit à un rite joyeux dont l'essentiel réside dans un repas très arrosé. Mais la façon la plus fréquente de célébrer la victoire sur le temps était, il y a une quinzaine d'année, essentiellement orale : dans les derniers mois de leur incorporation, les appelés "pétaient le score", c'est à dire clamaient en toute circonstance un nombre -75, 23 - correspondant au nombre de jours jusqu'à la "quille". Cette pratique avait aussi ses retombées écrites : quelques graffiti et surtout une transposition de cette habitude invétérée dans les lettres adressées aux amis ou même aux conjointes. A noter enfin que chaque classe d'appelés trouve son identité dans une référence au temps : elle prend pour "nom" l'année et le mois de l'incorporation. On est ainsi "de la 84 -06", ou, plus simplement, "de la 6", "de la 8". Le prestige du millésime grandit avec le temps, et il n'est pas rare qu'il figure, à titre de signature collective et de témoignage glorieux, sur les murs des casernes ou les pancartes signalant les champs de tir.

3. Réflexivité et identité

Écrire pour y voir plus clair

Inscrire ses pensées est assurément le meilleur moyen d'en prendre vraiment conscience et d'éprouver leur consistance avant, éventuellement, de les communiquer aux autres. Ce passage par l'écrit, parfois réduit à quelques notes préparant une intervention orale, autorise des manipulations moins directement pragmatiques. Il arrive ainsi à Isabelle de détruire ses colères: elle écrit ses récriminations sur une feuille de papier qu'elle déchire ensuite rageusement. Josette écrit "dans les périodes difficiles pour essayer d'évacuer colère ou désespoir en les mettant en mots de la façon la plus précise possible." Sylvie, enfin, rédige quelquefois des "notes pour mettre à jour des états d'esprit", notes qui sont immédiatement détruites.

Plus généralement, mes interlocuteurs signalent le rôle de l'écriture dans les périodes de malaise affectif. "Je n'écris pratiquement qu'en période de crise, quand je ne suis pas très bien. J'écris des anecdotes, pas des choses qui me touchent. Je n'écris pas le mal que j'ai... ou alors, je transpose. [...] Ça, je le garde, mais j'en ai foutu beaucoup en l'air, parce que, quand tu le relis, ça ravive la plaie. En ce moment, je suis bien, alors je n'écris pas" (C). Une jeune fille écrit son autobiographie "aux moments de stress, de fatigue, de très fort énervement". Une autre "écrit des poésies ou des réflexions personnelles sur des

feuilles volantes dans des moments de déprime ou de haine profonde pour la nature humaine."

Une certaine recherche littéraire n'est donc pas exclusive de cette fonction thérapeutique de l'écrit. Bien au contraire, la poésie, en particulier, apparaît comme une sublimation normale de la tristesse. Ainsi chez cette adolescente de 18 ans : "Lorsque je suis amoureuse, triste ou nostalgique, j'écris ce que je ressens. Parfois, ça ressemble vaguement à de la poésie. La plupart du temps, le support est un vulgaire bout de papier et, si ça me plaît, je le recopie sur un cahier où j'ai déjà inscrit des citations". Une autre a écrit une vingtaine de poèmes "à la suite de chagrins (familiaux, sentimentaux etc.)", une autre encore des "poèmes en prose dans des moments tristes".

Ces activités restent cependant sporadiques. L'accompagnement écrit le plus typique des aléas de l'existence est le journal intime. Je ne dirai que quelques mots de cette institution bien connue par ailleurs en me limitant à un strict commentaire des données recueillies¹³.

Naître à soi-même

S'il était besoin de justifier la place des journaux intimes dans une étude consacrée aux usages ordinaires de l'écriture, il nous suffirait de rappeler leur extraordinaire fréquence. Selon une statistique récente du Ministère de la Culture, 7% des français en tiennent un. Ce chiffre global, en lui-même indicatif, gagne à être précisé en étudiant ses variations dans différents types de population. Pour rendre plus pertinentes les données ici analysées, il convient de préciser qu'elles concernent des échantillons de population assez homogènes, à défaut d'être représentatifs : celui de personnes de 25 à 60 ans ayant suivi des études secondaires au moins jusqu'à la seconde ; celui d'étudiants et de lycéens issus en grande majorité de couches sociales dotées d'un fort capital culturel.

Du côté des jeunes filles

La première donnée statistique qui saute aux yeux est l'énorme disparité entre les hommes et les femmes. 38% des femmes tiennent ou ont tenu un journal, contre 16% des hommes. L'écart est encore plus grand parmi les lycéens d'aujourd'hui : 80% des filles, 27% des garçons! Ces pourcentages sont extrêmement élevés parce qu'ils englobent les cas de journaux abandonnés, n'ayant parfois été tenus que pendant quelques mois. Parmi les adultes, environ 5% des femmes et un même pourcentage d'hommes poursuivent *actuellement* leur journal : valeur légèrement inférieure à la statistique citée plus haut,

alors que le décalage de mon échantillon vers les couches les plus "cultivées" laissait présager un écart de sens inverse. Mais cela signifie surtout que le questionnaire a mis en évidence, pour l'essentiel, un type de pratique qui est loin de recouvrir la totalité du phénomène "diariste": le journal intime d'adolescent ou, plus précisément, d'adolescente.

Plus des deux tiers des femmes ayant abandonné leur journal l'ont fait avant l'âge de vingt ans, près de 60% des lycéennes de 17-18 ans en ont déjà fini avec cette pratique, qui concerne encore 22% environ de cette classe d'âge. On note également que la fréquence de ces journaux adolescents augmente régulièrement d'année en année : 30% des femmes de plus de 50 ans en ont tenu un, 33% des quadragénaires, 42% de celles ayant entre 31 et 40 ans, 57% des moins de 30 ans (sorties du lycée).

Du côté des hommes, la pratique est également en expansion, mais le lien avec l'adolescence est moins marqué. Les jeunes de 17-18 ans ne sont guère plus nombreux que leurs aînés à tenir un journal (6%), les moments d'abandon sont situés dans le temps de façon plus diffuse. Ce "dimorphisme sexuel" très accentué, accompagné d'une liaison étroite, dans le cas des femmes, à une étape de la vie, demande à être analysé.

Il faut d'abord souligner (mais cela n'explique pas grand chose) l'institutionnalisation de la pratique. Une adolescente précise qu'elle a commencé deux ou trois fois un journal vite abandonné "pour faire comme tout le monde". Plusieurs signalent que le carnet leur a été offert : il s'agit alors d'un accessoire venant d'une carterie et affichant emphatiquement sa fonction par un titre, ou même un fermoir et un cadenas. Le choix de ce cadeau, comme celui des papiers à lettres sophistiqués, semble donc répondre à une image sociale de la féminité fort bien assumée, d'ailleurs, par les destinataires de ces présents. Le journal intime s'inscrit dans un "univers de la jeune fille" où l'on rencontre aussi bien des collections d'échantillons de parfum, de beaux papiers à lettres et de gommes fantaisie, sans parler du bric à brac des vestiges à valeur sentimentale. Alors que les jeunes gens font souvent des collections au sens habituel (timbres, pièces de monnaies, minéraux, paquets de cigarettes), les jeunes filles sont plutôt attachées aux "souvenirs" : "Je conserve des cailloux vraiment pas originaux que j'ai trouvés dans des endroits où j'ai aimé être - des pierres simples et moches". "Je ne fais pas de collections, mais je conserve des souvenirs qui vont d'un simple petit bâton de bois jusqu'à une photo ou un dépliant touristique qui me rappellent un lieu ou un moment privilégiés." L'objet n'entre donc pas dans la logique de la collection (où il ne vaudrait que par un type de différences normé et "légitime" avec d'autres objets de la même classe), il ne prend sens que par un rapport à la personne qui l'a élu.

Il semble donc que le journal intime des jeunes filles s'inscrive dans le contexte d'une éducation de l'*attention à soi* vouée à se développer dans un registre très spécifique : nous retrouvons ici encore l'accent mis sur le développement d'une vie intérieure d'abord marquée par la culture du sentiment ("On écrit un journal quand on a des amoureux") et, autre forme de "richesse de la personnalité" diffuse dans toutes les attitudes de la vie, par un *sens esthétique* fortement intériorisé. Ses objets d'élection ne relèvent pas nécessairement de la culture légitime ou du "grand art". Il semble plutôt se spécialiser vers des formes mineures : une *esthétique du bibelot* qui commence avec les collections de peluches des fillettes (parfois prolongées tardivement dans l'adolescence) pour devenir ensuite, chez les jeunes filles, collections de boîtes en porcelaine, petites cuillères décorées, santons servant de fèves dans les galettes des rois et enfin chez les adultes, collections de canards, tortues, chouettes ou vases cloisonnés chinois... Au "grand art" s'oppose très littéralement un goût du "petit" que l'on retrouve aussi dans le domaine des "souvenirs" : "Je conserve une multitude d'objets souvent *petits* (morceaux de poteries, cailloux, bouts de tissus, bouts de bois, objets en papier)". "Je collectionne tout ce qui est miniature". Dans un autre registre, le passage presque obligé des jeunes filles de la (petite) bourgeoisie par un cours de danse ou de piano a une signification analogue : il ne s'agit pas de former des artistes, mais de favoriser l'incorporation de valeurs artistiques, au minimum, d'obtenir un certain "maintien" et une disposition à "sentir"¹⁴.

Soi et les autres

Le journal intime frappe par un autre caractère : il ne semble vraiment pas destiné à être lu par d'autres personnes que son auteur. On déploie des prodiges d'astuce pour les dissimuler ou les rendre inaccessibles - certains étant d'ailleurs conçus, on l'a dit, avec un dispositif de verrouillage. "Il est au fond d'un carton. Mais c'était un cahier avec un cadenas, dont la clé est toujours cachée dans une peluche." La violation de ce secret apparaît comme une cause typique d'abandon : "J'ai dû tenir mon journal deux ans, et j'ai cessé quand mon père ou ma mère ont fouillé sur mon bureau. Bien sûr, j'ai eu droit à certaines réflexions... J'avais seize ans. Dès que j'ai compris que ma mère était au courant de mes écritures, je me suis sentie trahie. *Jamais* je ne les aurais fait lire à quelqu'un. J'ai tout déchiré, comme une partie de moi-même, et bien sûr *en pleurant*" (J). "Quelqu'un les a lus à mon insu, ce qui m'a déterminé à les détruire" (femme au foyer, 45 ans). Une de nos interlocutrices (D) écrivait son journal - par ailleurs tenu caché et cadenassé - en allemand, langue que ses parents ne connaissaient pas.

A quoi peut donc servir cette écriture sans destinataire extérieur ? Elle semble parfois le substituer d'une communication impossible ou raréfiée. "J'ai arrêté [à treize ans] de tenir mon journal au moment où j'ai considéré que je pouvais discuter davantage avec mes parents et mes ami(e)s au lieu de tout garder pour moi", écrit une adolescente qui insiste par ailleurs sur le climat de confiance qui règne entre elle et ses parents. D'autres précisent qu'elles écrivent dans leur journal surtout pendant les vacances, c'est à dire à un moment où les relations avec les amis ou les proches se distendent. Sonia enfin, une jeune femme de vingt ans, a interrompu une pratique de neuf années quand elle a "rencontré l'homme avec qui [elle est] actuellement". Mais, en retour, l'écrit intime peut lui-même servir à entretenir une relation : "Je l'ai fait lire à ma mère lorsqu'elle m'a montré les siens. Nous avons comparé nos vies..." (adolescente continuant son journal)

Répondre que l'on n'écrit que pour soi ne résout pas de façon entièrement satisfaisante la question du destinataire. Premier problème : les cahiers sont-ils lus ou relus par leur auteur ? Cela semble tout à fait facultatif, et on le comprend dans la mesure où cette pratique mobilise surtout le pouvoir qu'a l'écriture d'objectiver la pensée. "Je les relis quand je n'ai pas le moral"; "Quand je les revois, ça me rappelle des souvenirs" : de telles notations sont marginales. Les journaux déjà interrompus - quand ils ne sont pas détruits - sont en général enfouis dans des fonds d'archives et parfois jugés avec sévérité : "Ce n'est pas intéressant". Cet argument est également invoqué pour justifier le refus de les faire lire aux autres. Et pourtant, nombreux sont ceux qui, dans des conditions qu'il faut maintenant préciser, ont lu ou fait lire à quelqu'un certains passages au moins de leur journal.

Dans tous les cas, il semble que l'on ait alors affaire à une extension de la sphère de l'intimité à un enfant (un seul cas déjà cité), un ami très cher, un amant ou un futur mari. Mais il y a plus. Cette intimité redessinée permet en contrepartie de comprendre le sens du *secret*. Celui-ci, en effet, n'est pas tant absence de relation que constitution polémique d'un lien. Chez les adolescents, les "destinataires" du secret sont, très clairement, les parents. Le risque pris en écrivant ce qu'ils doivent (ou veulent) ignorer renforce la clôture d'un quant-à-soi frondeur: mon secret confirme mon existence autonome en exhibant mon irréductible et insaisissable altérité. Au contraire, sont mis dans le secret ceux avec qui l'on s'invente une nouvelle identité - et nous retrouvons ici la liste des "confidents" déjà rencontrés en analysant la correspondance, avec toutefois une absence significative : celle des parents plus âgés. "Je ne les ai fait lire à personne, mais je les ai racontés à ma cousine [également signalée comme correspondante privilégiée]" ; "Je les ai fait lire à mon ami quand je l'ai connu. Et à une copine, au début où je les tenais, il y a six ou sept ans" (Sonia, déjà citée). On voit bien, dans ce dernier exemple, se remodeler l'espace des relations constitutives de

l'identité : à 13 ans, la "copine", à vingt ans l'amant, dont l'heureuse rencontre a d'ailleurs rendu inutile la tenue des carnets. Ce rapport du journal aux âges de la vie doit être approfondi.

Des rites de passage ?

Le journal intime semble fait pour soutenir (ou former) l'identité des personnes en des moments de trouble ou de flottement. C'est sans doute à ce titre, mis à part les effets de mode ou de quasi-institutionnalisation, qu'il accompagne si souvent la "crise" de l'adolescence ou reflète très directement les étapes les plus ordinaires et les plus socialisées d'une formation : plusieurs adolescentes disent avoir commencé leur journal lors de leur passage en sixième ou en seconde, d'autres ont cessé de le tenir en entrant au lycée. Lorsqu'il est commencé plus tard, on le voit associé à des situations difficiles ou des changements de statut : divorce, retraite... Mais l'identité, au moins dans sa dimension sociale, est faite de ruptures autant que de figures de la continuité. Il n'est donc pas étonnant que le journal devienne parfois le témoin gênant d'un état de la personne jugé périmé, ou voulu tel. Son élimination matérielle devient alors une manière symbolique de marquer les étapes franchies. 67% des journaux d'adolescence signalés par des femmes adultes ont ainsi subi une destruction volontaire, 25% d'entre eux seulement sont conservés, les autres, beaucoup plus rarement, sont perdus. Le mode de destruction, lorsqu'il est signalé, est volontiers emphatique : un journal sur quatre a brûlé, d'autres ont été minutieusement déchirés. Plusieurs femmes, au lieu de noter simplement qu'elles les ont jetés, emploient l'expression "à la poubelle", comme pour mieux marquer le mépris dans lequel elles tiennent leurs effusions d'adolescentes.

Il est également significatif que la destruction des journaux, qui suit parfois de près l'abandon de la pratique, soit le plus souvent différée de quelques années et corresponde alors à un moment plus ou moins ritualisé de passage. Une seule interlocutrice précise que leur destruction prit place "au moment de tirer un trait sur un passé", mais il s'agit là d'un cas assez général. Le temps du mariage est bien entendu le plus souvent cité, en concurrence avec l'âge de vingt ans, lui aussi hautement symbolique d'une jeunesse épanouie et par définition perdue : si l'on a "vingt ans et toutes ses dents", la chanson rappelle aussi que cela n'arrive qu'une fois. Notons encore un journal brûlé avec quelque solennité "le jour du bac" et le témoignage frappant de Carole, employée de 31 ans qui n'a pourtant pas rompu avec l'écriture intime : "Tous les cahiers de mon adolescence sont allés à la poubelle, suite à ma sortie de maison de repos à l'âge de vingt ans". Deux de mes rares diaristes en exercice signalent elles aussi qu'elles conservent tous leurs carnets, sauf ceux

de l'adolescence, qu'elles ont brûlés. Carole précise quant à elle que ces cahiers détruits n'ont jamais été montrés à personne, alors qu'elle fait lire à son mari des passages de ceux qu'elle écrit actuellement. Sans rompre avec une pratique qu'elle dit "nécessaire à son équilibre", elle l'a en vérité mise en harmonie avec son statut d'épouse et de mère. Ainsi, expliquant pourquoi elle n'a pas rempli de livre de naissance, elle écrit : "Les moments que j'ai trouvés importants sont inscrit dans mon cahier intime *où nous sommes tous réunis (mon mari et mes deux enfants)*".

Les lycéennes de classe terminale, de leur côté, conservent presque toutes des journaux que les trois quart d'entre elles ont déjà abandonnés : signe, sans doute, qu'ils ne leur sont pas encore devenus étrangers. Certaines, pourtant, marquent déjà une distance avec des témoignages associés à un passé révolu, le temps de l'enfance : "J'ai commencé à l'âge de dix ans. C'était du genre : 'Je me suis acheté une gomme fluorescente avec Maman'. J'ai tout arrêté l'an dernier. Je cache mes carnets avec application, je ne supporterais pas que quelqu'un lise dans mes pensées. Mis à part celui de mon enfance (celui des gommes), je n'ai fait lire à personne mon journal : beaucoup trop personnel." On remarquera au passage que, si le premier tome des carnets jouit d'une publicité plus grande que les suivants, c'est peut-être parce qu'il ne s'agit pas encore d'un *vrai* journal intime. L'exemple choisi est significatif : comment noter les belles choses faites "*avec Maman*" dans un cahier qui, à terme, doit exister *contre* Maman ?

Il y aurait donc un âge du journal intime, ou une manière de marquer dans la relation entretenue avec lui le passage du temps. Objectivant une identité, il se prête à toutes les manipulations symboliques de cette identité elle-même. Mais il est un autre rapport possible de l'écriture et de l'identité : celui dans lequel le fait d'écrire lui-même devient un élément essentiel de sa définition. Qu'en est-il donc de la construction d'une identité d'*écrivain* ?

Vers la littérature

Je ne prétends pas ici esquisser une analyse de la place de l'écrivain dans notre société. Beaucoup plus modestement, il s'agira d'examiner les formes de transition pouvant exister entre les pratiques jusqu'ici évoquées et l'élaboration de projets littéraires autonomes ou revendiqués comme tels. Plus précisément, je chercherai d'abord à récapituler certains aspects de "l'encadrement" matériel et social de l'écriture favorables à une évolution du statut d'écrivain à celui d'*écrivain*¹⁵.

Des publics inégaux

"A seize ou dix-sept ans, j'écrivais des poèmes, comme tout le monde -'On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans'. Je me souviens que je les recopiais bien au propre, toujours avec la même mise en page [...]. Un jour, une copine qui devait être dans une série technique m'a proposé de les taper à la machine. Alors, là, ça a été formidable. Quand j'ai vu le texte, je me suis vraiment cru poète. J'ai rêvé d'avoir une machine à écrire..." (A)

La distance de la dactylographie -promesse d'un accès au statut de livre ?- représente une première manière d'élever l'écrit à la dignité d'œuvre littéraire et d'inscrire un texte dans l'espace d'une communication virtuellement universelle. Telle est bien, en effet, la contrainte caractéristique de la position d'écrivain : ses productions doivent avoir un caractère public. Dans les faits, innombrables sont les paliers entre la clôture de l'écriture intime et l'absence de tout contrôle sur les destinataires de l'écrit.

La frontière la plus nette est bien entendu celle de l'édition, signe le moins équivoque d'une reconnaissance sociale. Mais elle est elle-même rendue de bien des manières indécise : les revues littéraires à diffusion confidentielle, l'édition à compte d'auteur sont là pour monnayer le prestige d'un statut si valorisant. Encore en-deçà des positions confortées par un minimum de reconnaissance publique, nombreux sont les adeptes de pratiques littéraires uniquement destinées à des cercles particuliers : une mère au foyer découvre à plus de quarante ans les charmes de la fiction et écrit des fables à l'usage de son seul entourage familial ; un professeur à la retraite ne manque jamais, lors des réunions de l'Amicale des professeurs de son dernier lycée, de présenter une chanson de son cru sur la musique d'une vieille rengaine... D'autres cultivent la parodie, le discours pseudo-officiel et grandiloquent, la poésie de circonstance. Ces pratiques souvent ludiques traduisent au moins une position de spécialiste du "langage apprêté" : un groupe constitué sait toujours à qui s'adresser dès que le besoin se fait sentir de célébrer -oralement ou par écrit- un départ à la retraite, une mutation, une échéance calendaire réunissant la collectivité autour d'un "pot".

Il reste que, dans les contextes que l'on vient d'évoquer, la personne désignée par le groupe serait mal venue de "prendre au sérieux" ses talents littéraires. L'entrée en littérature, lorsqu'elle est justement *prise au sérieux*, a plutôt une dimension transgressive et définit un rôle dangereux où la gloire frôle souvent le ridicule. La réputation d'"écrire" est difficilement séparable d'une présomption de marginalité. D'un professeur dont le comportement avec les élèves surprend, un collègue dira volontiers : "Oh, vous savez, il écrit". Autant la poésie est jugée normale lorsqu'elle est le fait d'un adolescent, autant la réputation de "poète" dont on crédite un adulte est une invite à l'indulgence des gens

sérieux. Ces représentations communes relèvent de tous les stéréotypes liés à la figure de l'écrivain depuis le XIX^e siècle. Elles définissent aussi les contours du personnage que doit assumer le candidat écrivain. Je n'étudierai ici que quelques unes des manières les plus communes d'entrer dans le rôle et de se conforter soi-même dans la certitude d'être digne de le tenir.

Exercices pascaliens

L'écriture littéraire doit clairement marquer ce qui la distingue des modalités moins nobles de l'écrit. Elle n'en est pas moins soumise aux mêmes contraintes extérieures, qu'il lui faut exploiter en leur donnant un sens nouveau. Ainsi le candidat écrivain (imitant d'ailleurs en cela de grands exemples vulgarisés par les médias) marque-t-il volontiers un attachement quasi religieux aux cadres matériels de l'acte d'écrire : un lieu et un moment, un type de papier, une mise en page, un stylographe élu... Ce fétichisme, par son irrationalité même, suffit à désigner les mystères sacrés de l'Inspiration.

Il faut encore se persuader que l'on *est* bien un écrivain, en rapportant son activité à quelque chose comme une *nature*. Le plus simple est d'assumer l'image de marginalité attendue par l'entourage et de "dérégler" minutieusement son existence pour la conformer aux modèles de la "vie d'artiste" : cela peut aller du choix d'un emploi du temps inhabituel -le poète travaille toujours après deux heures du matin - à la recherche d'une vie affective tumultueuse¹⁶. Très fréquente encore, l'exhibition de passions aussi exclusives (et passagères) qu'inattendues. Ainsi ce poète qui, paisible professeur agrégé de lettres pétri d'humanités, mélomane averti et grand amateur de peinture, s'enthousiasme successivement en quelques années pour la montagne, la moto, le reggae, la corrida, la bande dessinée... Citons enfin la pratique solitaire des voyages lointains et des séjours à l'étranger ou, à l'inverse, toutes les figures de l'exil intérieur et de l'érémitisme créatif.

Il semble donc que la "richesse" d'une vie légitime les velléités littéraires, y compris lorsque le genre choisi est à mille lieux de l'autobiographie. "Avoir quelque chose à dire" reste du moins la motivation de projets plus modestes, de l'ordre de la chronique familiale ou du "document" : un syndicaliste (C) envisage ainsi d'écrire un jour sur ses parents et grands-parents engagés dans la guerre d'Espagne et sur sa propre expérience de militant. Entreprise toujours ajournée ("Je me dis toujours : 'Quand tu seras plus vieux, tu auras acquis plus de choses à dire, tout ça'..."), mais dont l'objet a assez de dignité pour faire oublier ce que la réalisation a d'improbable.

Lorsque la légitimité de l'écrivain ne s'origine pas dans sa vie, il peut encore la trouver dans un statut social jouant le rôle d'une prédisposition. L'élève littéraire (au sens large) d'une École Normale Supérieure "sait" qu'il écrira un jour un livre, il est écrivain avant d'avoir écrit, surtout si cette consécration universitaire vient confirmer d'anciennes velléités :

"Q. : -Vous avez toujours pensé que vous écrieriez un jour ?

- Dans une certaine mesure, oui. Jusqu'à il y a un an et demi, j'écrivais comme ça, pour me faire plaisir. Et, il y a un an et demi, je me suis dit que j'étais écrivain. Ce qui est différent. [...]

Q. : -Avez-vous déjà été publié ?

- Non, je n'ai jamais essayé. Parce que, si vous voulez, autant je me dis : 'je suis un écrivain', autant j'ai conscience de n'avoir rien écrit encore de vraiment... de vraiment... abouti."(G)

Que tant de professeurs de lettres écrivent des romans est moins l'indice d'une compétence spécifique que d'un "profil de carrière", le prestige universitaire de la thèse n'étant rien à leurs yeux à côté des valeurs supérieures de l'Art. Il est encore d'autres prédispositions aux Belles Lettres : ainsi les bulletins de sociétés savantes publient-ils volontiers, entre deux articles érudits, quelques sonnets parnassiens à la gloire du terroir généralement écrits par des dames dont le nom et le style révèle sans équivoque l'appartenance à la "bonne société". La poésie fait bon ménage avec le thé et les petits gâteaux.

Dernier indice de la constitution d'une identité d'écrivain : le mépris professé à l'égard des "amateurs" et autres écrivains du dimanche ou, à l'inverse, des "fausses valeurs" encensées par la critique. Les projets sont à cet égard très bien ordonnés selon la logique différentielle de la distinction. Ceux qui sont le plus au fait des normes en vigueur savent ainsi se tenir à l'écart de l'ornière autobiographique, typique des projets spontanés et ignorants. "J'écris n'importe quoi, sauf de l'autobiographie", affirme fièrement un professeur de lettres soucieux par ailleurs de son personnage d'écrivain. Faudrait-il donc sortir de soi pour entrer en littérature ? Si tel est bien le cas, le rapport de l'écriture à la vie est sans doute, parmi les personnes rencontrées au cours de l'enquête, le lieu des plus grands malentendus.

Littérature et identité

L'écriture autobiographique arrive largement en tête des pratiques littéraires mentionnées par les informateurs et se présente sous des aspects assez divers : tantôt elle

se confond avec la rédaction d'un journal intime, tantôt elle en est clairement séparée et prend la forme d'une autobiographie rétrospective, tantôt enfin elle envahit un autre genre - roman ou, plus souvent, poésie. D'une première manière, cette omniprésence suffit à marquer la distance qui sépare ces activités d'écriture de véritables projets littéraires. Le cas des journaux intimes semble, à cet égard, le plus clair, puisqu'ils refusent la publicité et sont souvent rattachés par leurs auteurs à des enjeux exclusivement psychologiques. Et pourtant, mis à part le cas des diaristes dont la pratique se réduit à un rituel passager marquant une saison de la vie, l'assiduité à tenir un journal apparaît comme le tremplin privilégié de la production littéraire. Simple activité d'accompagnement et de formation, comme les gammes du pianiste ? Accumulation de "matériaux" en vue des oeuvres futures ? Ces hypothèses ne sont pas à exclure. Mais, dans la mesure où, le plus souvent, l'oeuvre reste embryonnaire et n'accède à aucune véritable reconnaissance, il importe aussi de s'interroger sur le sens de la référence à la littérature dans la construction scripturaire de l'identité. Ce qui a été dit du caractère prestigieux du statut d'écrivain constitue un premier élément de réponse, mais il faut aller plus loin.

A première vue, en effet, nos auteurs improvisés considèrent que leur vie peut et doit nourrir leur oeuvre. Mais, s'il est vrai que certaines des pratiques mentionnées plus haut relèvent du programme rimbaldien de "dérèglement de tous les sens", rares sont ceux qui se donnent réellement la vie qui ferait d'eux des "voyants" ou, plus modestement, des personnages de romans. Le plus souvent, la caution de la littérature semble plutôt invoquée par l'écrivain en herbe pour valoriser sa vie à ses propres yeux : le "je" ne devient un autre que pour mieux courir après lui-même. L'écriture institue naturellement cette distance à soi qui, du choix de la plus grande sincérité à celui de la fiction, module tous les degrés d'une relation essentiellement spéculaire. L'écriture autobiographique se présente ainsi pour deux raisons conjointes comme la mieux motivée et la plus probable : en elle, la vie justifie le projet littéraire précisément parce que la littérature justifie la vie. Et l'on comprend aussi que la forme élue pour les épanchements valorisants du cœur soit souvent celle de la poésie. Outre la fausse simplicité d'un genre qui, lorsqu'il n'est pas réduit à la simple exigence de la rime, se satisfait encore de l'arbitraire des retours à la ligne et admet une brièveté sans commune mesure avec la longue patience du roman, le poème a l'avantage de s'afficher sans équivoque, par l'apprêt du langage, comme une expression *littéraire*. "Sa Majesté le moi", pour reprendre une expression de Freud, est ainsi servie avec tous les honneurs.

Bilan provisoire

Au terme de cette rapide traversée des pratiques les plus quotidiennes de l'écriture, il est possible de proposer quelques remarques générales qui sont moins des conclusions que des jalons pour de nouvelles recherches. Les analyses proposées tout au long de ce compte-rendu se laissent difficilement ramener à un cadre unique. J'assumerai donc, dans un premier temps, cette diversité, avant de chercher si une hypothèse plus globale est susceptible d'unifier en quelque façon cet ensemble disjoint.

Quant au fond, j'ai interprété les pratiques révélées par les enquêtes selon deux perspectives a priori autonomes : d'un côté, en explorant les potentialités propres à l'écriture et à l'acte d'écrire valant universellement, déductibles de la réalité matérielle de l'écriture ou des cadres purement techniques de cette activité ; de l'autre, en replaçant les pratiques scripturaires dans des ensembles (culturels ou sociaux) qui se reflètent en elles et, dans une certaine mesure, déterminent leur sens.

La première démarche est la plus ingrate, car elle conduit à expliciter ce qui, pour l'essentiel, va de soi. La sagesse des nations suffit à nous faire savoir que "les paroles s'envolent et les écrits restent" ; chacun éprouve, à l'occasion d'un contrôle de police, la valeur probatoire de l'écrit ; ses vertus d'objectivation et de mise en ordre de la pensée restent inséparables des innombrables *brouillons* que nous avons été contraints de faire depuis le cours préparatoire. Et pourtant, tout cela demeure à la fois évident et méconnu : nous ne savons pas tout ce que nous savons. Comment, d'ailleurs, mesurer les effets intellectuels de l'écriture, dès lors que toute notre expérience de la pensée est devenue inséparable d'un commerce assidu de l'écrit ? Il fallait sans doute, comme nous l'a montré Jack Goody, saisir l'écriture à sa naissance pour découvrir son extraordinaire pouvoir et évaluer justement son rôle dans la formation d'une culture dont nous sommes les héritiers. Même si nous voulons garder intacte notre capacité d'étonnement, nous risquons de la voir vite s'embourber dans les marécages du quotidien. Oui, nous avons des archives et dressons des listes. Oui, cela participe d'une mise en ordre étatique et domestique. Il serait plus piquant de le dire des sumériens...

Ici réside un second obstacle : la "raison graphique", pour reprendre l'heureuse expression des traducteurs de Jack Goody, est très difficile à distinguer aujourd'hui d'une "raison utilitaire" (Sahlins, 1980) englobant, comme un sous-ensemble sans grande spécificité, les pratiques de l'écriture. Quelques exemples : la rationalisation de la vie domestique passe par l'usage d'appareils ménagers comme par la constitution de listes de

commissions ; l'échange d'informations à distance se satisfait aussi bien du téléphone et du courrier. Devenue un moyen parmi d'autres d'atteindre un objectif, l'écriture semble perdre son emprise spécifique sur les pratiques où elle est impliquée. Ce qui vaut de ses effets de mise en ordre se retrouve dans les registres de l'expression et de la communication. En dehors d'une valorisation littéraire de l'activité elle-même, le rapport à l'écriture est essentiellement un rapport d'utilisateur, que l'on suppose maîtrisé.

Et pourtant, l'écriture n'est pas un simple instrument que nous tenons à notre disposition : en quelque façon, elle nous tient. C'est pourquoi, afin de mettre en évidence son pouvoir, j'ai dû privilégier l'analyse de "dérapages" envisagés comme passages à la limite d'une situation générale. Il fallait Pierre et son obsession de l'ordre, Michel et ses problèmes de légitimité pour donner tout leur sens à nos agendas et répertoires de bibliothèques. Comme si la "raison graphique" n'était jamais si évidente que lorsqu'elle verse dans la "folie"... Mais il est vrai que nous avons aussi retrouvé son empreinte lorsqu'elle est simplement le germe d'une rationalisation utilitaire inscrite dans les caractéristiques d'un objet : un répertoire alphabétique encadre une autre écriture qu'un bloc de feuillets détachables etc.

La seconde démarche ici adoptée était plus apte à dépasser le cercle des évidences premières. Non qu'elle s'appuie sur de troublantes révélations : la division sexuelle des tâches scripturaires, la participation de l'écrit aux grands rites de passage -calendaires ou biographiques- sont très faciles à constater. Restait pourtant à souligner, une fois encore sous l'espèce de la "déraison", l'insistance de la "raison culturelle". Outre les grandes figures de l'étrangeté - Béatrice et les messages enfouis dans le patchwork, Marie-Pierre et les cahiers échangés -, le révélateur le plus sûr de l'émergence d'un sens était tout simplement l'étude statistique. Combien d'écarts resteraient inexplicables dans l'optique de la simple raison utilitaire ! Les figures culturelles dont le poids s'est fait le plus lourdement sentir sont la différenciation sexuelle des rôles, le marquage temporel des statuts, la construction d'un espace du "privé", l'injonction d'identité. Dans une perspective plus sociologique, il faudrait ajouter les effets de distinction et de légitimité associés aux pratiques de l'écrit.

La difficulté de l'analyse tient ici à l'hétérogénéité et au décentrement des interprétations. Ne perd-on pas son objet en ne retenant de lui, au prix d'une double fragmentation, qu'un *emploi* de l'écriture et un *reflet* d'un phénomène culturel plus large ? Il est certes frappant que l'écriture, humble servante dans la grisaille du quotidien, parvienne à focaliser des enjeux aussi nombreux et aussi divers. Que, sans que cela soit jamais dit, elle fasse l'objet d'un véritable apprentissage social, fixant des modes de

rapport, des bornes, des convenances. Peut-être faut-il se garder de l'impression d'avoir *toujours déjà compris* ce qui se passe. Réduite à ses emplois, l'écriture offre peu de mystères quand on la voit seconder la mise en ordre de l'environnement domestique ou la formation de l'identité : cela se fait aussi sans elle. Est-elle donc simplement un miroir passif ou un accessoire docile du vaste programme de prise en charge symbolique de la vie que déploie toute culture ? Si tel était le cas, une anthropologie de l'écriture n'aurait pas grand sens.

Mais il est de bonnes raisons de penser qu'il en va tout autrement. J'ai essayé, d'une première manière, de le montrer en soulignant autant que possible les convergences de la raison graphique et des emplois culturellement déterminés de l'écriture : comme si une sélection s'opérait entre des potentialités toujours présentes, chaque type d'usage n'en valorisant qu'une partie et subissant en retour ses effets proprement "graphiques". Un second élément de démonstration n'a été ici qu'ébauché : il consisterait à préciser les conditions spécifiques de l'expression et de la communication écrites dans le contexte global des faits d'expression et de communication, avec leurs déterminations sociales. Ont été envisagés dans cette perspective le cas des messages qui semblent réservés à l'écrit, celui des textes intimes délibérément privés de tout destinataire autre que le scripteur lui-même, celui enfin des relations de "convenance" entre un âge et un type d'écriture.

Il y aurait bien plus à faire en orientant les enquêtes vers les *situations d'écriture* afin, en premier lieu, de mesurer précisément les implications d'une situation fondamentale (plus ou moins modulable) de communication excluant le face-à-face typique de la communication orale. Cela supposerait une attention particulière à tout ce qui touche l'*adresse* de l'écrit : un destinataire possible et bien vivant, comme dans un échange épistolaire habituel, réel mais inaccessible, comme dans le courrier adressé aux "stars" du spectacle ou de la littérature par des admirateurs éperdus, presque irréel enfin, comme dans ce journal intime qu'une informatrice adressait, adolescente, à Anne Franck. Et encore : le destinataire universel de l'œuvre littéraire; le destinataire inassignable du nom propre répété dont le scripteur couvre rêveusement son pupitre pendant un cours ; l'autodestination, enfin, voile d'un Autre que la lettre suffit peut-être à introduire. A s'en tenir à la seule détermination commune à tous ces cas -l'absence d'une autre personne en chair et en os à qui s'adresser dans l'environnement immédiat- on serait tenté de voir dans l'écriture le vecteur d'une communication palliative, dans une atmosphère communicationnelle raréfiée. Signe des temps ? Si les jeux autour du journal intime adolescent (le tenir, le cacher, puis le détruire) sont bien un rite de passage, n'est-il pas troublant que la rencontre du social se réduise à celle de la langue elle-même, la

socialisation de la pensée qu'impose l'écriture se trouvant aussitôt enrayée par la clause impérative du secret ? Jadis les jeunes filles apprenaient à devenir des femmes par la magie d'un séjour chez une couturière¹⁷. Aujourd'hui, elles écrivent. L'écriture, dès lors que le journal intime s'érige en une véritable institution, suffit-elle à apporter (au moins de façon virtuelle) la dimension sociale indispensable à l'efficacité symbolique du rite ? A pousser cette hypothèse jusqu'au bout, on devrait conclure que l'ordre entier du rite finira par basculer dans celui de l'écrit.

Il faudrait en second lieu évaluer les interactions "résiduelles" du scripteur et de son entourage pour déterminer leurs effets sur les pratiques d'écriture. Pourquoi écrit-on dans la solitude ou au contraire dans le brouhaha d'un café ? Qui peut écrire des poèmes pendant que son conjoint lit le journal à l'autre bout du canapé ? La prolixité scripturaire des adolescents n'est-elle pas en rapport avec leur aptitude à être vraiment seuls, dans un espace dont ils se plaisent à souligner l'exclusive maîtrise ? La crainte d'être surpris (trahi) par un lecteur non habilité n'est sans doute que la face consciente d'une censure plus insidieuse et plus efficace : à chaque âge, à chaque statut son écriture... ou ses alibis. Le vertige d'écrire n'est sans doute pas le privilège des écrivains. Les restrictions liés à la cohabitation conjugale en témoignent, tout comme les ruptures -divorces, veuvages- qui, dénouant un lien social, libèrent des possibles jusque là refoulés (sans grand dommage, peut-être, pour la culture universelle, même si la Pensée du même nom se fait volontiers le baume onéreux de ces prurits). Il faudrait peut-être transposer au cas de l'écriture l'analyse d'Erwing Goffman sur la prohibition du soliloque : l'écrivain, sitôt perdu l'alibi d'un destinataire qualifié, ne joue pas clairement le jeu de la communication. Une communication qui, selon Goffman toujours, serait essentiellement normée par l'exigence de manifester aux autres que l'on est sain d'esprit (1987 : 266). Le "trop écrire", comme en d'autres temps l'excès de la lecture, est bien à même d'éveiller tous les soupçons à cet égard.

Encarts :

La maison aux écritures

Ingénieur de formation, Pierre, 50 ans, enseigne dans le supérieur et son épouse est professeur d'Economie sociale et familiale dans un L.E.P. Leur maison, dont Pierre a fait le plan et dirigé les travaux, est vaste et belle : trop grande pour eux depuis que les enfants sont partis. Le grand terrain qui l'entoure se signale par la quasi perfection de l'entretien. L'intérieur est soigné : meubles anciens, recherche d'élégance et de fonctionnalité. Situé à

l'écart du village, le domaine est un univers clos et autosuffisant. Les enfants y ont toujours trouvé tous les jeux d'intérieur et d'extérieur dont ils pouvaient rêver : piscine, portique, tir à l'arc, ping-pong... Dans les bosquets implantés de-ci delà, des bancs de pierre, des tables. Jusqu'ici, rien que de très ordinaire, avec toutefois le sentiment d'un excès : d'équipement, d'ordre, de prévision.

On ne découvre que peu à peu les conditions de possibilité de cette merveilleuse machine à habiter : l'activité incessante de Pierre qui, tout en vous promenant dans le jardin, arrache un brin d'herbe, renoue un arbuste sur un tuteur, dégage du pied une motte de terre tombée d'une plate-bande sur l'allée. Il vous conduira très volontiers dans les débarras et l'atelier où il range ses outils : ce n'est pas l'envers du décor, tout est parfaitement en ordre. C'est alors que vous entrez dans un monde où règne l'écriture. De larges étagères supportent d'innombrables piles de boîtes identiques portant au stylofeutre, d'une écriture script que l'on prendrait pour de l'imprimerie tant elle est régulière, l'indication de leur contenu. Sur le mur, au dessus de la tondeuse à gazon, une fiche de bristol résumant les consignes d'entretien et de mise en marche ; même chose pour la machine à laver - quelques précautions à prendre-, la perceuse, la centrale d'alarme, les robinets commandant l'arrosage automatique du jardin...

Approfondissons notre exploration. Tous les livres de la maison (et il n'en manque pas) portent sur la page de garde les initiales du couple croisées en un sigle élégant, la date et le lieu de l'achat. Ce sigle, on le retrouvera sur les albums de photos (une bonne vingtaine), les boîtes de diapositives. Les photos sont bien entendu légendées et datées. Pierre tient même depuis peu un carnet où, au cours de ses voyages, il note, pour chaque cliché, diverses indications relatives à son objet, parfois aussi les paramètres techniques de la prise de vue. Les voyages font eux-mêmes l'objet d'une préparation écrite : des fiches de bristol mentionnant les étapes et les distances qui les séparent, les visites à faire et leur durée probable, les variantes possibles... Des carnets, il en a plusieurs autres : par exemple, celui qui contient la liste de tout ce qu'il faut emporter en camping ou celui des dates et lieu d'achat des biens d'équipement.

Que signifie cette débauche d'écriture ? Au delà des effets d'une psychologie individuelle, il faut sans doute y lire l'accomplissement de l'idéal d'ordre domestique que suggère la rationalité des Arts Ménagers -reflet, d'ailleurs, d'un idéal plus large de rationalisation technicienne. La complétude des renseignements sur les choses parachève l'ordre dans lequel elles sont strictement tenues et le plaisir pris à les posséder. Les consignes affichées un peu partout protègent cet univers d'une improbable catastrophe : Pierre, le plus souvent, est le seul à les lire, et il est bien incapable de commettre les erreurs

contre lesquelles elles mettent en garde. En même temps, l'écrit est une représentation ou un reflet de l'ordre et permet d'en contrôler les effets dans la durée. Une fiche consacrée à chaque véhicule à moteur atteste, par exemple, de l'accomplissement des vidanges et autres entretiens. De même, le rappel des programmes de mise en route des machines est là pour ramasser dans une vision instantanée l'ordre (le bon ordre) d'opérations dont on ne pourrait s'assurer autrement qu'il existe en dehors de leur mise en œuvre effective. Cette tendance à jouir à la fois de l'ordre et de sa représentation apparaît encore dans une "manie" de Pierre assez saugrenue : il possède une collection sans cesse agrandie de photos de sa maison et se plaît à y reconnaître les étapes de la croissance des arbres, l'apparition progressive d'équipements nouveaux ou, tout simplement, le cours des saisons.

Selon les théologiens médiévaux, le monde et l'Écriture étaient deux expressions parallèles de la puissance divine. Pierre connaît sans doute lui aussi des satisfactions de démiurge devant les deux versions de l'ordre qu'il a créées. Aux vastes chantiers que lui ouvrait son diplôme d'ingénieur, il a préféré une œuvre unique et parfaite qui se confond avec sa vie. Et, comme le Dieu du Moyen Âge, il signe ses créations : en vous promenant dans le jardin, vous verrez plusieurs fois, gravées dans le béton d'un scellement, ses initiales accompagnées d'une date.

Autre encart :

La promotion par l'ordinateur

Michel, 41 ans, est infirmier hospitalier dans un service de neurologie et sa femme, infirmière elle aussi, travaille dans un autre service du même hôpital. Nous l'avons d'abord connu à travers le questionnaire qu'il nous a rendu : des réponses précises et développées, témoignant d'un nombre exceptionnellement élevé de pratiques de l'écriture. Chose assez rare, c'est lui qui, dans le ménage, assure la totalité de la correspondance, privée et administrative. Il vient d'acheter un micro-ordinateur très performant et envisage, à côté d'emplois professionnels, de l'utiliser pour informatiser sa comptabilité, gérer sa bibliothèque, faire un fichier de recettes de cuisines. Il tient depuis 25 ans un gros dossier où, sous des rubriques alphabétiques, il a accumulé des citations d'auteurs et quelques réflexions personnelles sur les sujets les plus divers. Il est, par ailleurs, en train de constituer son arbre généalogique, et dit collectionner les livres, les timbres, les fossiles, les thèses de médecine auxquelles il a apporté sa contribution. Nous l'avons rencontré dans la coquette maison de banlieue où le ménage est installé depuis trois ou quatre ans, afin de percer ce qui restait à nos yeux un mystère : pourquoi ce gros ordinateur personnel dont les

finalités professionnelles ne nous apparaissaient pas très nettement, pourquoi cette rage du fichier et de l'écriture ?

Fils d'un médecin de campagne, Michel, après avoir décroché un bac D à vingt-et-un ans, a fait deux fois sans succès une première année de médecine. Il a alors entrepris des études d'infirmier. A l'âge de 35 ans, il a même obtenu grâce à son "patron" une dérogation lui permettant de se présenter à nouveau à l'examen. Nouvel échec, qu'il avoue sans aigreur. "On est toujours déçu de ne pas avoir fait ce qu'on voulait. On le garde en soi, ça", concède-t-il. Mais son métier l'intéresse. Surtout, il a mis sur pied de longue date un programme de reconnaissance sociale dont ses pratiques de l'écriture (et, désormais, de l'informatique) constituent la pièce maîtresse. Son grand problème semble être de s'instruire grâce à une mise à disposition et un classement d'une information par lui choisie. Certes, il dispose de plusieurs encyclopédies (souvent à tendance "grand public" : Encyclopédie Rombaldi-Paris-Match, Encyclopédie des animaux, Encyclopédie des sciences biologiques, ouvrages des éditions Time-Life...), mais il veut prolonger à grande échelle, grâce à l'ordinateur, l'anthologie personnalisée qu'il a entreprise à l'âge de 15 ans. "Je tiens absolument à me faire des fiches par auteur, par livre, avec les mots un peu bizarres, les idées que je ne connaissais pas ou qui m'ont frappées." Chaque ouvrage qu'il lit aura ainsi sa fiche informatique, comportant un résumé, une bibliographie, des notes personnelles d'abord écrites au crayon dans les marges des livres, des mots-clés permettant recoupements et recherches automatiques. Pour l'heure, il n'a entrepris qu'un fichier de recettes de cuisines, à titre d'exercice, mais bientôt, dit-il, "je pourrai classer les auteurs... Je pourrai savoir, si je le souhaite, ce qu'a écrit Paul Valéry qui m'a intéressé, j'aurai toutes ses maximes, ces phrases, là... Ou alors, choisir un thème -la naissance ou la mort- et puis voir ce qui a été écrit dessus et que j'ai stocké, et qui pourra me servir de support pour faire quelque chose, ou je ne sais pas. Voyez, ce sera beaucoup plus structuré, alors que là, actuellement, si je cherche un sujet de réflexion, je suis obligé de compulser tout mon truc."

Ses lectures sont-elles liées à la profession ? Non, Michel est éclectique. Il lit en ce moment une histoire des Cathares, il aime l'histoire. Ce gros livre, qu'il a commencé depuis une quinzaine, lui a appris beaucoup de choses et donné à réfléchir. De manière générale, il a du goût pour les loisirs "culturels" : écoute de musique classique, bonnes émissions à la télévision... La politique le laisse indifférent ou irrité, il n'a guère de respect non plus pour l'activité des syndicats d'infirmiers. Et l'on comprend en effet que sa revendication personnelle ne se reflète guère dans les revendications collectives.

Sa réputation d'intellectuel est déjà bien assise dans la famille : sa femme et sa fille de 19 ans, qui assistent à notre entretien, laissent paraître leur respect admiratif et renchérissent sur les déclarations du Père. Dans son travail également, il s'est acquis l'estime des médecins, comme en témoigne l'intervention du "patron" en sa faveur, et occupe une partie de son temps en tâches intellectuelles : dépouillement des revues médicales, constitution de bibliographies informatisées. Il a acheté le même ordinateur que celui du service, dont il maîtrise déjà les programmes de fichiers. Mais l'ordinateur aura d'autres fonctions. Michel a déjà commencé de rédiger sa réponse à un concours lancé par un trust pharmaceutique : un article sur le thème "Le sommeil et l'infirmier". Il a déjà écrit à ce propos une diatribe contre les horaires d'été et les conseils aberrants de Bison Futé qui invite les conducteurs à se mettre en route à des heures impossibles, au risque de s'endormir au volant. "J'ai un peu l'esprit à bousculer", dit-il. Il envisage aussi de participer à un autre concours du même genre : activité nouvelle pour lui, qu'il dit être devenue possible grâce à l'acquisition de l'ordinateur. Et nous parlons longuement de fichiers, de traitement de textes et chantons à deux voix les louanges du Macintosh...

ANNEXES

1. Liste des principaux informateurs

Ne sont mentionnées ici que les personnes dont l'identité n'a pas été précisée dans le texte ou qui sont citées plusieurs fois. Je n'ai pas jugé utile de présenter les informateurs dont les propos sont simplement représentatifs d'un groupe de réponses voisines.

- A. Professeur de philosophie, 42 ans, marié, 2 enfants.
- B. Institutrice retraitée, 82 ans, veuve.
- C. Conducteur d'autobus, 47 ans, marié, B.E.P.C. Syndicaliste.
- D. Professeur d'histoire, mariée, 43 ans, 3 enfants.
- E. Infirmier, 42 ans, marié, 2 enfants.
- F. Secrétaire, 51 ans, divorcée, un enfant, niveau seconde.
- G. Professeur de philosophie, 28 ans, célibataire, ancien élève de l'E. N. S.
- "Béatrice", 44 ans, professeur de lettres, mariée, 3 enfants.
- "Isabelle", 43 ans, mariée, 3 enfants, professeur de philosophie.
- "Josette", 42 ans, vivant en concubinage, 1 enfant, CNRS.
- "Sonia", étudiante en lettres, célibataire.
- "Sylvie", 43 ans, cadre administratif, mariée, 2 enfants.

2. Questionnaires

L'enquête a imposé la diffusion de deux questionnaires en partie distincts, l'un destiné aux adultes, l'autre aux adolescents. L'un et l'autre ne comportent qu'un nombre limité de questions, car leur multiplication aurait rendu impossible une exploitation "manuelle". Les renseignements fournis ont souvent été complétés oralement ou m'ont orienté dans le choix des entretiens. Certaines rubriques a priori prometteuses n'ont pas été prises en compte dans l'analyse dans la mesure où elles ne laissaient apparaître aucune corrélation significative. Cela tient peut-être à la dimension de l'échantillon (160 adultes, 90 adolescents) et ne préjuge en rien des résultats d'autres recherches. Les conditions artisanales de l'enquête (mais aussi son objet) ont également conduit à recueillir surtout des témoignages auprès de personnes plutôt "cultivées". Cette limitation doit être précisée mais, compte tenu de la problématique de cette recherche, elle n'affecte pas en profondeur ses résultats : nous ne prétendons pas étudier la *distribution* des pratiques de l'écriture dans les différentes couches de la société, mais simplement le sens et les effets d'une pratique de l'écriture *quand elle existe*. En outre, seuls les écarts statistiques les plus importants ont été retenus. De façon générale, le questionnaire était plus un auxiliaire de l'enquête que sa base: les entretiens et l'observation ont, dans bien des domaines, fourni les informations les plus pertinentes.

Questionnaire "adultes"

NOM (facultatif) :

AGE :

PROFESSION :

SEXE :

PROFESSION DU CONJOINT :

SITUATION DE FAMILLE :

NIVEAU D'ETUDES :

1. CORRESPONDANCE PRIVEE (est exclue la correspondance à des fins professionnelles)

Vous écrivez: à des membres de votre famille

Périodicité approximative :

Lesquels ?

à des amis

Si vous êtes marié, qui fait cette correspondance ?

Conservez-vous les lettres personnelles que vous recevez ?

Si oui, lesquelles ?

Avez-vous conservé plus particulièrement des lettres échangées à certaines périodes de votre vie ? Si oui, lesquelles ?

Avez-vous plusieurs types de papier à lettre (ou : cartes etc.) adaptés à des correspondants ou des circonstances particulières ? Exemples ...

Avez-vous des cartes de visite (non professionnelles) à votre nom ? Oui / Non /
Pour quels usages ?

Envoyez-vous des cartes de nouvel an ? Combien, environ ?

Autres formes de correspondance "de circonstance" (anniversaires etc. Préciser éventuellement le support) :

2 ECRITURE OU ADMINISTRATION DOMESTIQUES

Qui, dans votre famille, remplit habituellement les "papiers" ? Vous / Votre conjoint / L'un ou l'autre

	-		Déclaration
d'impôts	/	/	/
- Feuilles de maladie	/		/
/			
- Imprimés ou correspondance liés aux études des enfants	/		/
/			
- Autres (citer) -	/	/	/

Remplir un imprimé administratif vous semble plutôt (plusieurs réponses possibles) :

facile / difficile / fastidieux / angoissant / terrorisant /

Les imprimés vous semblent plutôt :

clairs et bien conçus / bien adaptés à leur fonction, mais compliqués / inutilement compliqués /

Quand vous avez des formalités administratives à remplir (déclaration d'impôts etc.) :

vous répondez rapidement / vous attendez le dernier moment / vous procédez périodiquement à des "remises à jour" /

Vos archives administratives familiales sont très bien/ à peu près/ mal / classées.
Dans quoi sont-elles rangées ?

Vous est-il arrivé de demander l'aide d'un spécialiste pour régler un problème de correspondance administrative ? Précisez...

Avez-vous un agenda ?..... Pour quels usages ?

Tenez-vous des comptes - précis / - approximatifs / ?
Quel support utilisez-vous (carnet etc.) ?

Avez-vous un micro-ordinateur ?..... Pour quels usages ?

Avez-vous à demeure dans votre résidence :

- un carnet (rouleau etc.) pour noter les achats à faire ? Oui /
Non /

- un "panneau d'affichage" pour épingler des consignes, rendez-vous etc.....
Oui / Non /

Recourez-vous à l'écriture pour :

- établir des listes de choses à faire : très souvent/ quelquefois / pas du tout /
- identifier des boîtes de rangement : très souvent/ quelquefois / pas du tout /
- étiqueter conserves, surgelés.... : très souvent/ quelquefois / pas du tout /
- transmettre une information (ou une consigne) à un membre de la famille absent :
très souvent/ quelquefois / pas du tout /
- autres usages :

Avez-vous des carnets ou cahiers utilitaires tels que : recueil de recettes de cuisine, de chansons, liste des livres de votre bibliothèque etc. Précisez :

3. AUTRES FORMES D'ECRITURE ET DE PRATIQUES DOMESTIQUES

Avez-vous rempli un livre de naissance pour vos enfants ? Oui / Non / Pourquoi ?

Tenez-vous / (ou : avez-vous tenu /) un journal intime ? Oui / Non /
Si vous avez cessé, à quel moment ?

Conservez-vous ces journaux? Oui / Non / Que sont-ils devenus ?

Si vous les avez détruits, à quel moment était-ce ?

Les avez-vous fait lire à quelqu'un ? A qui ? A quel moment ?

Autres pratiques de l'écriture intime ou littéraire (par ex. : poésie, autobiographie, constitution d'une anthologie personnelle de citations etc.). Précisez les circonstances, le support utilisé.

Prenez-vous des photographies occasionnellement/ très régulièrement /

Dans quelles circonstances ? événements familiaux / vacances/ n'importe quand /

Pour vous, la photographie - sert plutôt à fixer des souvenirs / - doit avoir une valeur artistique /

Vous conservez vos photos - dans des albums / seulement dans des boîtes, des enveloppes.../

Si vous constituez des albums, écrivez-vous des légendes, des titres ?

Faites-vous une (des) collection(s), ou conservez-vous volontiers des "souvenirs" ?
Précisez.

Avez-vous fait/, ou envisagé de faire/votre arbre généalogique ? Oui / Non/

Questionnaire "adolescents"

NOM (facultatif) :

AGE :

CLASSE :

SEXE :

PROFESSION DU PERE :

PROF. DE LA MERE :

1. Vous écrivez: à des membres de votre famille Périodicité approximative, longueur,
présentation :

Lesquels ? -

à des ami(e)s (précisez)

Périodicité etc. :

à votre "petit(e) ami(e)"

Périodicité etc. :

2. Conservez-vous les lettres personnelles que vous recevez ? Si oui, lesquelles ?
3. Avez-vous conservé des lettres échangées dans des circonstances particulières ? Si oui, lesquelles ?
4. Avez-vous (ou avez-vous eu) des correspondants privilégiés ? Qui ?
5. Avez-vous plusieurs types de papier à lettre (ou : cartes etc.) adaptés à des correspondants ou des circonstances particulières ? Exemples ...
6. Vous a-t-on offert (avez-vous offert) des papiers à lettres, accessoires de bureau etc. sophistiqués, tels que ceux que l'on trouve dans les carteries ?
7. Pratiquez-vous volontiers la correspondance "de circonstance" ? (nouvel an, anniversaires etc.) Préciser le support et les destinataires.
8. Avez-vous un agenda ?..... Pour quels usages ?
9. Laissez-vous des messages ("post-it" etc.) à vos parents absents ?
10. Avez-vous des carnets ou cahiers utilitaires (en dehors des préoccupations scolaires) tels que : recueil de recettes de cuisine, de chansons, liste des livres de votre bibliothèque etc. Précisez :
11. Au lycée, écrivez-vous volontiers sur les tables / sur les murs /? Exemples de "messages" :
12. Faites-vous circuler des papiers pendant les cours ? Oui / Non / Exemples d'utilisation :

13. Vos parents ont-ils rempli un livre de naissance pour vous ? Oui / Non /
14. Si oui, vous arrive-t-il de le regarder ? Oui / Non / Fréquence, réactions :
15. Idem pour les albums de photos de votre enfance :
16. Tenez-vous / (ou : avez-vous tenu /) un journal intime ? Oui / Non /
17. Quand avez-vous commencé ?
18. Si vous avez cessé, à quel moment ?
19. Conservez-vous ces journaux ? Oui / Non / Que sont-ils devenus ?
20. Si vous les avez détruits, à quel moment était-ce ?
21. Les avez-vous fait lire à quelqu'un ? A qui ? A quel moment ?
22. Autres pratiques de l'écriture intime, littéraire ou ludique (par ex. : poésie, autobiographie, anthologie personnelle de citations, paroles de chansons, parodies). Précisez les circonstances, le support utilisé. Conservez-vous ces textes ?
23. Prenez-vous des photographies occasionnellement / très régulièrement /
 Dans quelles circonstances ? événements familiaux / tourisme / réunions avec des amis / n'importe quand /
 Pour vous, la photographie - sert plutôt à fixer des souvenirs / - doit avoir une valeur artistique /
 Vous conservez vos photos - dans des albums / seulement dans des boîtes, des enveloppes.../
 Si vous constituez des albums, écrivez-vous des légendes, des titres ?
24. Avez-vous signé (ou marqué d'une dédicace) une photo de classe / le "plâtre" d'un camarade blessé / autres (précisez) /

25. Faites-vous une (des) collection(s), ou conservez-vous volontiers des "souvenirs" ?
Précisez.

26. Pratiquez-vous la musique ? Oui / Non / Si oui, précisez l'instrument, le type de
musique :

27. Quelle(s) musique(s) écoutez-vous ?

28. En dehors des obligations scolaires, vous lisez environ..... livres par mois.

Types d'ouvrages :

Journaux et revues :

29. Avez-vous une pièce pour vous seul(e) / partagée avec un autre enfant / une résidence
séparée /

Ce lieu est votre chambre / un bureau / une autre pièce (précisez) /

30. Vous êtes responsables : de son ameublement / de sa décoration / ni de l'un ni de
l'autre /

Précisez les éléments de décoration (posters etc.):

31. Avez-vous des conflits avec vos parents à ce propos ? Exemples...

32. Dans cette pièce : - vous faites votre travail scolaire / vous écoutez de la musique /
vous recevez vos amis / vous écrivez (pour vous ou pour les autres) / etc. (complétez) ...

- vous conservez vos "archives intimes" / Où ?

33. Pensez-vous que vos parents - respectent vos éventuels "secrets" ? Oui / Non /
Pourquoi ?

- lisent votre courrier personnel ? Oui / Non /

Pourquoi ?

NOTES

1. Sauf indication contraire, les citations proviennent des matériaux réunis au cours de l'enquête. Les principaux informateurs sont identifiés par des lettres, correspondant à l'index fourni en annexe. Je ne distingue pas systématiquement les entretiens des réponses écrites : le questionnaire comportait suffisamment de questions ouvertes pour avoir suscité des réponses parfois très développées et très personnelles. Il arrive également que la même personne ait rempli le questionnaire et participé à un entretien.

2. Il s'agit là d'un lieu commun de la philosophie du langage, de Hegel à Merleau-Ponty en passant par Auguste Comte. A noter cependant que ces philosophes attribuent au langage en général des vertus qui sont plus spécifiques de l'écriture. Il revient en particulier à J. Goody d'avoir insisté sur les potentialités propres de l'écrit.

3. Le nombre moyen de réponses "très souvent" à l'une des quatre rubriques concernant l'écriture de messages domestiques est sensiblement plus faible chez les hommes ayant un niveau d'études inférieur ou égal au baccalauréat que chez les titulaires d'un diplôme universitaire de troisième cycle. L'écart n'est cependant pas très grand, mais il faut noter que l'enquête n'a pas permis de toucher de façon représentative la vaste population des personnes dépourvues de tout diplôme.

4. Cf. les travaux en cours de Daniel Fabre sur les origines de l'écriture de soi.

5. Cf. D. Fabre, 1985. Une valorisation du document officiel pris dans sa matérialité apparaît également dans les contes et les légendes : cf. le thème du pacte avec le diable ou le vaste cycle du contrat perdu par les chiens alors qu'il leur donnait le droit de manger de la viande et pas seulement des os. Dans tous les cas, la valeur de l'acte (ou son annulation) sont mises en rapport avec la possession effective ou la destruction du document.

6. Les projets sans cesse repris de "simplification des démarches administratives" ont assurément produit des effets, mais ils ne peuvent changer entièrement l'image de l'Administration. Il faut aussi noter, en bien des cas, l'existence d'un premier niveau administratif (par ex. le secrétariat à la scolarité dans un lycée) qui vérifie la conformité des documents fournis par les particuliers aux normes (jugées au demeurant absurdes par les professionnels eux-mêmes) d'une administration de niveau supérieur (dans mon exemple : le rectorat).

7. Je remercie Agnès Fine de m'avoir rapporté cette anecdote. Exemples analogues in *Bergers corses*, de G. Ravis-Giordani, Aix en Provence, Edisud, 1983, p. 115.

8. Y. Verdier (1979 : 277-279 et Annexe) montre bien comment les noms ronflants des plats inscrits sur les menus de noces constituent une part essentielle de leur prestige et de leur valeur festive. Elle cite une cuisinière : "Des noms, les gens, ils veulent des noms ! C'est exactement le même produit, mais il change de nom !" (p. 277). Belle illustration, assurément, de la magie de l'écrit.

9. 13% des femmes adultes, 26% des lycéennes constituent de telles anthologies, contre 6% des hommes et 16% des lycéens.

10. Sur le rôle de la photographie (et, aujourd'hui, des films video) dans le mariage, cf. Clara Gallini, 1988 ; P. Bourdieu, 1965.

11. Mes remarques sur la photographie se bornent à traduire les résultats de l'enquête. P. Bourdieu (1965, en part. pp. 38-106) a fait depuis longtemps un constat tout à fait analogue.

12. L'institution des groupes de patchwork mériterait une étude spéciale. Précisons simplement qu'ils obéissent tous aux mêmes règles rituelles, le souci de chaque groupe étant, semble-t-il, de s'y conformer le plus possible et non d'improviser ses propres lois. La pratique ici mentionnée est légèrement déviante : les messages devraient être brodés sur les "blocs".

13. Cf. les ouvrages de Ph. Lejeune, en particulier *Cher cahier*. Pour conserver son unité à mon enquête, j'ai choisi de ne pas exploiter les témoignages qu'il propose, même quand ils sont plus significatifs et plus riches que ceux que j'ai pu recueillir.

14. Tout ce qui précède doit beaucoup aux analyses de P. Bourdieu sur le goût et les usages sociaux de l'amour de l'art (1966 et 1979).

15. Ce qui suit reste une brève esquisse. Pour une analyse détaillée des pratiques littéraires "ordinaires", voir ci-après l'étude de Marie-Laure Le Bail.

16. Il est sans doute significatif que, des sept écrivains (hommes) médiocrement reconnus qui m'ont servi à dresser ce "portrait-robot", six aient divorcé au moins une fois. Le "dérèglement" prend aussi des formes plus modestes que traduisent les réponses au questionnaire : désordre des archives administratives, comptes approximatifs, quasi absence de toutes les formes d'écriture utilitaire...

17. Cf. Y. Verdier, 1979. A noter d'ailleurs les convergences entre apprentissage de l'écriture et de la couture : vaste question rencontrée par Y. Verdier à propos de la "marquette", et dont D. Blanc, dans des travaux en cours, poursuit l'exploration.

Bibliographie

AUSTIN, J. L.

1970 *Quand dire, c'est faire*, intr. et trad. de G. Lane. Paris, Editions du Seuil

BOURDIEU, P.

1966 *L'amour de l'art*. Paris, Éditions de Minuit.

1979 *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Éditions de Minuit.

1989 *La noblesse d'État*. Paris, Éditions de Minuit.

BOURDIEU, P. ; BOLTANSKI, L. ; CASTEL, J.-C. ; CHAMBOREDON, J.-C.

1965 *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris, Editions de Minuit.

FABRE, D.

1985 "Le livre et sa magie", in *Pratiques de la lecture*, ss. la dir. de R. Chartier. Marseille, Éditions Rivage, pp. 182-206.

GALLINI, C.

1988 "Immagini da cerimonia. Album e videocasette da matrimonio" *Belfago*, Florence, fasc. 6, pp.675-691.

GOFFMAN, E.

1987 *Façons de parler*, trad. de A. Kihm. Paris, Éditions de Minuit.

GOODY, J.

1979 *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. et présentation de J. Bazin et A. Bensa. Paris, Éditions de Minuit.

LEJEUNE, Ph.

1989 "*Cher cahier...*" *Témoignages sur le journal personnel*. Paris, Gallimard.

LEROI-GOURHAN, A.

1972 *Le geste et la parole*. Paris, Albin Michel, 2 vol.

SAHLINS, M.

1980 *Au cœur des sociétés*, trad. S. Fainzang. Paris, Gallimard.

VERDIER, Y.

1979. *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris, Gallimard.

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
Mettre de l'ordre	4
<u>1. Les besoins du ménage</u>	5
- Soulager la mémoire	5
- Lister et programmer	7
- Par-delà l'utile et l'inutile	8
- Faire ses comptes	10
<u>2. L'Ordre et l'Etat</u>	12
- "Papiers" et archives	12
- Imprimés et questionnaires	14
Communiquer	19
<u>1. Faire sa correspondance</u>	20
- "Mon chéri..."	20
- "Cher collègue..."	21
- "Meilleurs vœux..."	22
- "Chers parents..."	23
<u>2. Les institutions épistolaires</u>	26
<u>3. Archives du privé</u>	29
- Les archives du cœur	29
- Miettes d'autobiographie	30
- Signes de reconnaissance	31
Être soi	32
<u>1. L'écriture empruntée</u>	33
- Emblèmes et devises	33
- Anthologies privées	35
<u>2. L'inscription de soi</u>	38
- Écriture et photographie	38
- Souvenirs de groupes	40
- La maîtrise du temps	42
<u>3. Réflexivité et identité</u>	43
- Écrire pour y voir plus clair	43
- Naître à soi-même	44
- Vers la littérature	51

Bilan provisoire	56
Encadrés	61
Annexes	65
Notes	70
Bibliographie	71